

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS

Hommage à François Gantheret



N° 100
Décembre 2019

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Dominique Suchet et Miguel de Azambuja.

SOMMAIRE

Présentation

<i>À François, l'ami</i>	Miguel de Azambuja et Dominique Suchet.....	5
<i>François Gantheret, le 3 janvier 2019</i>	André Beetschen, Secrétaire scientifique de l'APF.....	7
<i>L'art, aux limites (extraits)</i>	François Gantheret	8
<i>Hommage à François Gantheret</i>	Jacques André.....	12
<i>« Vous semblez dire : vivez »</i>	Michel Gribinski.....	14
	Christian Bobin.....	16
<i>Agnès et la goutte d'eau</i>	François Gantheret	20
<i>Pour François</i>	Bernard Favarel-Garrigues.....	23
<i>Hommage à François Gantheret</i>	Talat Parman.....	25
<i>Rue de Seine, Scènes</i>	Bernadette Ferrero Madignier.....	27
<i>François Gantheret</i>	David Collin.....	30
<i>François</i>	Dov Jacobs.....	32
<i>Un horizon de chien (extrait)</i>	François Gantheret	34
<i>François Gantheret, une parole libre</i>	Jean-Marie Brom.....	37
<i>Instance de la trace</i>	Jean-Yves Tamet.....	39
<i>Le psychanalyste et le poète</i>	Vladimir Marinov.....	41
<i>Les mots selon François Gantheret</i>	Élisabeth Cialdella Ravet.....	43
<i>Un horizon de chien (extrait)</i>	François Gantheret	47
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF.....		53

À François, l'ami

Miguel de Azambuja et Dominique Suchet

« Je ne peins pas l'estre, je peins le passage »

Montaigne

Recueillir et lire les témoignages pour cet hommage à François Gantheret confronte à l'inachèvement mais aussi à la passion qui anima sa vie. Inachèvement, parce que chacun d'entre eux fait partager le temps d'une rencontre et laisse entrapercevoir l'intensité de sa présence au monde ; inachèvement parce que leur réunion brosse un portrait pluriel. Si nous prenons un chemin nous verrons l'homme sensible et entier « sans stratégie ni ruse », le parent ou le compagnon généreux porteur d'une manière simple et engagée d'être au monde jusqu'à l'emportement ; un homme présent, « en accord avec les choses », au risque de la sensualité qui seule redonne « la mémoire de ce qui n'a jamais été ». Et au détour d'autres chemins on entendra l'analyste, l'ami des mots et de la métapsychologie, explorateur infatigable, homme à la curiosité vive. On trouvera aussi le superviseur, l'enseignant, l'écrivain, l'homme engagé dans les institutions et leur politique et on reconnaîtra l'homme raffiné, fin gourmet, musicien, ami de la nature et du naturel.

Le témoignage de sa passion pour l'analyse ou bien pour la nature ou les rencontres, sera comme le récit périlleux d'un voyage, récit d'un moment toujours passé. Un péril que François Gantheret fréquentait jusque dans les mots, les mots qui « ... (rendent) compte de quelque chose qui bien que fugitif, a prêté à perception, même douteuse : qu'on a pu nommer ; qui s'est enfui dès qu'aperçu, qui s'est aperçu-enfui à la fois, qui s'est entraperçu de par sa fuite même¹ ». Comme avançant sur une crête « il s'agit donc (dans l'analyse comme dans la vie) de continuer à éprouver, de baigner dans cet éprouvé et de le penser à la fois, Ce ne peut être imaginable que si le signe, le mot, la pensée se font eux-mêmes sensation : que si le signe apporte à celui à qui il fait signe la sensation dans le moment même où il l'évoque² ».

Ce que nous fait partager François Gantheret c'est la passion pour explorer cette zone frontière de la mémoire où les assignations vacillent, où ce qui disparaît demeure en nous. C'est à partir de cette zone frontière, intermédiaire, dont il partageait l'intérêt avec J.-B. Pontalis, qu'il pensait la clinique et la transmission de la psychanalyse. Il disait avec l'humour qui sauve du désespoir nous sommes tous des *borderline*. À l'instar du philosophe qui ne peint pas l'être mais le passage, il se tenait dans une zone de présent, celle que l'on explore grâce à la chair des mots, par l'amour des mots, ceux des paroles échangées, ceux de la métapsychologie, ceux de l'analyse.

Les témoignages ici rassemblés sont divers, chacun ranimant une rencontre avec François. L'énumération de ces circonstances est, d'une certaine façon, décevante parce que leur récit nous rapproche et en même temps nous éloigne de la présence. Et c'est d'ailleurs cela, le lien entre les mots et les choses, le thème essentiel qui parcourt son œuvre : d'une part la chair des mots ramène la vivance de la chose, d'autre part leur inanité, semblable à celle de la culture à laquelle il consacra une part de sa réflexion, échoue à dominer la tendance à l'anéantissement qui œuvre au sein même de la vie. À travers les témoignages on entend l'écho de ce conflit armé par la prise en compte de la réalité plus que par le pessimisme et on y devine aussi l'arrière-plan indéfectible de la confiance dans la vie (François un *Grand Vivant* selon le mot de Charles Juliet parlant de

1. Gantheret F., *Topique de l'instant*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2018, p. 10.

2. *Ibidem*, p. 11.

Cézanne). Une confiance qui s'est incarnée dans des liens forts aux personnes et aux choses et qui a nourri un engagement continu envers l'héritage freudien et l'analyse.

Et c'est peut-être cela, ce que François Gantheret nommait « le don de la présence dans les zones intermédiaires, cette énigme du don merveilleux qui fait l'artiste ». C'est avec ses propres mots écrits en hommage à J.-B. Pontalis avec Edmundo Gómez Mango son ami si proche, disparu si peu de temps après lui, que nous terminons cette présentation.

« Les grands Anciens qui ont fait l'A.P.F., l'un après l'autre et comme il fallait bien s'y attendre, sortent de scène et nous laissent attristés, endeuillés... et craintifs. Notre Association leur doit tout, de sa naissance à ses orientations majeures, ils en étaient les figures de référence et c'est d'abord par rapport à eux, à leurs personnalités, à leurs écrits, à leurs "figures", que se déterminaient ceux qui sont venus nous rejoindre. Sommes-nous assez vivants pour que leur disparition laisse place à une nouvelle fructification, pour que l'espoir puisse surmonter la menace de la lassitude ou de la répétition ? »

François Gantheret le 3 janvier 2019

André Beetschen, Secrétaire scientifique de l'APF

Comme tu as eu la drôle d'idée, cher François, de mourir le jour de Noël, certains de tes amis n'auront pas pu t'accompagner aujourd'hui comme ils l'auraient souhaité. Au nom du Président de l'APF et des membres du Conseil, qui tous sont aux quatre coins du monde, je veux te dire, devant ta famille, tes amis et tes proches, l'hommage ému de notre Association.

Car tu fus à l'APF une voix singulière et une présence exigeante. Une voix grave et incarnée dont nous aimions entendre vibrer les harmoniques quand, dans nos réunions scientifiques, elle suivait le cheminement de pensée qui l'animait. Une exigence qui te fit prendre pleinement ta part de responsabilités et de transmission dans la vie de l'APF dont tu fus membre formateur, Secrétaire scientifique et Président en 1987 et 1988.

Aujourd'hui, je pense à ta mort comme cette « Fin de moi difficile » que tu évoques, entre humour et gravité, dans l'un de tes derniers livres... Et je lis, dans celui-ci : « J'appartiens... non, je suis membre d'une petite société d'analystes aussi petite et obstinée qu'un village breton tentant de résister à la marée romaine. Tout autour de nous, dans l'environnement analytique ou non, monte la pression de l'utilitarisme (rentabilité, efficacité mesurable, rapidité et simplification d'exécution). Nous avons le plus grand mal à n'y pas succomber, c'est un travail incessant dans toutes nos activités... mais jusqu'ici il semble que nous y soyons tant bien que mal parvenus, en nous tenant à une ligne de conduite qui fut déjà celle de Freud ».

Ligne de la résistance dans et de l'analyse (comme l'écrivit Georges Favez, qui te fut cher), ligne de la fidélité à l'héritage freudien. Cette ligne tenue a été au cœur de ton engagement analytique et de la tâche de formation, au cœur aussi des échanges qui s'installèrent avec ceux dont la pensée t'importait : Jean Laplanche, bien sûr, mais plus encore Jean-Bertrand Pontalis avec qui tu nouas une amitié indéfectible, au-delà de l'aventure partagée de la *Nouvelle revue de psychanalyse*. Oui avec J.-B. tu n'as cessé d'être en dialogue fervent, jusqu'à ce livre ultime, *Topique de l'instant*. Mais compagnon d'écriture, tu le fus aussi avec tes amis (je ne peux les nommer tous, ici) qui firent vivre ces aventures éditoriales que furent *penser/rêver*, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, « La petite bibliothèque de psychanalyse », où se fit entendre l'esprit de l'APF.

Écouter dans la solitude patiente, être touché jusqu'au vacillement, décider d'interpréter : analyser, écrire, transmettre ne sont jamais allés chez toi l'un sans l'autre. Ils font le legs que tu laisses dans la formation analytique que soutient notre Association. Préserver l'ouvert, ne jamais le laisser se refermer : c'est ainsi que j'entends ces « pouvoirs de la parole », dont l'insistance têtue est au cœur de ton si beau livre, *Moi, Monde, Mots*. Avec le temps, cependant, alors que ton travail d'écrivain te requérait de plus en plus, tu pris tes distances à l'égard d'une transmission analytique trop inféodée, à tes yeux, à une approche scientifique et tu soutins, non sans une certaine provocation, que le mode de transmission de l'expérience de l'analyse « ne pouvait être que de fiction ».

Tes derniers livres en témoignent – sans que soit jamais abandonnée l'exigence métapsychologique – par leur construction et leur constant souci de la langue, par la proximité toujours vivante qu'ils continuent d'entretenir avec les poètes (Rilke et Bonnefoy, incessamment lus) ou les peintres (ainsi de Cézanne que tu accompagnas sur la petite route du Tholonet). Ton écriture, alors, a continué de se faire le chemin pour retrouver, pour creuser dans la chair-même des mots et avec une obstination à laquelle tu ne te dérobas pas, l'énigme de l'amour et de la rencontre à jamais présente et passionnée, à jamais perdue, avec le corps maternel.

Ta parole, cher François, ne s'éteint pas avec la mort et nous allons continuer de te lire, de te retrouver en te lisant. Nous sommes désormais un peu plus seuls mais nous savons, en ce jour, ce que l'APF te doit.

Au revoir et merci, François.

*L'art, aux limites, Explorations aux frontières dans *Le Malaise dans la Culture*¹*

*François Gantheret
(Extraits)*

(...)

Question de temps.

On l'a vu, Freud finit par concéder à Romain Rolland que oui, finalement, ce sentiment océanique de fusion avec le tout, avec l'illimité et l'éternel, ça peut exister : comme dérivation d'un état originaire du moi. « Ces contenus de représentation qui (lui) conviennent seraient précisément ceux d'une absence de frontière et ceux d'un lien avec le Tout, ceux-mêmes par lesquels mon ami explicite le sentiment océanique². » Mais, se demande Freud, « avons-nous le droit de faire l'hypothèse d'une survivance de l'originel à côté de l'ultérieur qui est né de lui ? » La réponse est également oui, et surtout dans le domaine psychique. Et la démonstration se sert d'une fantaisie : celle de la Rome éternelle. Considérons-la de plus près.

Il s'agit, on le sait, d'imaginer que le spectateur qui contemple Rome est à même de voir non seulement ses édifices et monuments dans leurs places et états actuels, mais aussi bien dans tous leurs états antérieurs depuis la fondation. Je ne reviens pas sur la longue énumération de Freud : « ... à l'emplacement du Palazzo Caffarelli se dresserait de nouveau, sans qu'on ait besoin de raser cet édifice, le temple de Jupiter Capitolin et celui-ci d'ailleurs, pas seulement sous sa figure dernière, comme le voyaient les Romains de la période impériale, mais aussi sous sa toute première figure, alors qu'il offrait encore des formes étrusques, *etc.* ».

Une telle fable est censée faire imaginer, au plus près, ce qu'est l'atemporalité de l'inconscient. Nous le traduisons par : le passé reste intact, et actif, dans une part ignorée de nous-même. Rien ne se perd, tout comme dans la Rome de la fable, est présent.

Mais prenons la vraie mesure de cette proposition : « tout est présent ». Elle ne se résume pas en l'idée simple que le passé serait encore là. Si nous entrons vraiment dans ce mythe, si nous tentons de l'habiter (bien qu'il soit inhabitable !), ce que nous aurions à vivre si nous étions ce spectateur, c'est que tout est présent au sens de : *tout est « le présent »*. Il n'y a plus, à vrai dire, ni passé, ni présent, ni futur même, plus d'ek-stases temporelles. Nous habitons dans le seul présent, et je ne le dis ainsi que parce que je n'ai pas d'autre mot, mais ce mot même de présent n'a plus de sens car, comme on l'a vu pour le « moi », le mot, qui est un signe, n'a comme tout signe d'existence (et ce qu'il désigne, d'existence dans la pensée) que par son opposition à d'autres signes, ici passé et futur.

Le présent : qu'est-ce que le présent ? Il y a une sorte d'infirmité constitutionnelle de la pensée ; nous affirmons volontiers que nous savons bien ce qu'est le présent, puisque nous y sommes ! Et que c'est même ce que nous tenons de plus assuré. Alors que le présent, nous n'y sommes jamais ! Au moment même où nous le prenons comme objet de pensée, et de ce fait même, il est déjà passé. Le présent est une prérogative du sujet de la pensée, de *je*. Tout ce que je tente de saisir est déjà passé, moi y compris. Le sujet de la pensée, le « je »,

1. Conférence prononcée à l'APF éditée dans *Documents & Débats*, n° 70, décembre 2017.

2. Freud S. (1930 [1929]), « Le malaise dans la culture », *OCF XVIII*, PUF, 1994, p. 253.

recule continûment dans l'acte même de penser, et laisse derrière lui un moi qui n'est plus lui. La démonstration cartésienne nous l'a suffisamment appris.

Le présent, l'instantané contemplé, n'existe pas. Et toute re-présentation a un parfum de nostalgie, car elle n'est que le vestige d'un moment de plénitude insaisissable qui est, qui *fut*, celui de la présence. Un moment dont nous ne pouvons avoir aucun souvenir, car le souvenir est re-présentation, mais dont nous avons une mémoire, puisqu'une nostalgie.

Freud devant Rome est un homme nostalgique. Il est ce visiteur qui, même « doté des connaissances historiques et topographiques les plus parfaites », peut bien dans la Rome d'aujourd'hui retrouver quelques vestiges des stades reculés, mais ce ne sont que des vestiges partiels, erratiques, dévitalisés et bien incomplets. Il y a une foule de choses, il le sait, qui ont été et ne sont plus. Mais cet homme nostalgique imagine que tout est là, devant lui. Qu'il n'a pas que des souvenirs, mais qu'il *habite* sa mémoire, qui n'est plus mémoire, mais présence. Il se tient dans un présent absolu qui destitue toute ek-stase temporelle. Il jouit d'être éternel dans la Rome éternelle. On a suffisamment commenté le rapport difficile de Freud à Rome, sa phobie du voyage qui l'amènera un jour, enfin, dans cette proximité brûlante avec ce qui doit sans doute avec raison être considéré comme métaphore du corps maternel.

« Des lèvres qui se baisent elles-mêmes », pour y revenir : voilà le présent éternel. Qui donc va les déranger ? Elles sont la totalité du monde !

Mais revenons au mythe de la Rome éternelle et à une autre énigme. Voici donc Freud – et nous-mêmes avec lui – immergé dans sa contemplation, dans la stase de son présent absolu et illimité. « Et alors, il suffirait, peut-être, à l'observateur de changer la direction de son regard (*Blickrichtung*) ou la place qu'il occupe (*Standpunkt*) pour faire surgir l'une ou l'autre de ces vues³ ». Comment, si nous avons accepté de rentrer dans la « logique » de la fable, comprendre cette proposition ? Pourquoi un changement d'angle de vue ou de position ferait-il voir, distincts, ces éléments censés être superposés, fusionnés ?

Seule « explication » possible : Freud, parvenu avec sa fantaisie à une limite du pensable, est en train, littéralement, de faire mouvement, de s'échapper d'une immobilisation mortelle pour la pensée, de récupérer son moi un instant dissous, de redéployer les extases temporelles dans le mouvement même où il s'extrait de *l'étendue* pour restaurer *l'espace*⁴. Espace, temps et moi, et consécutivement les représentations, renaissent en émergeant, en se sauvegardant de cette fusion-dissolution où l'excursion freudienne les a plongés un moment.

« Et comme une ville regardée de différents côtés paraît tout autre, et est comme multipliée perspectivement, il arrive de même que par la multitude infinie des substances simples il y a comme autant de différents univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les points de vue de chaque individu ». Cette citation n'est pas de Freud, mais de Leibniz⁵, et je n'ai triché que sur le dernier mot : Leibniz ne dit pas individu, mais monade. La proposition de Leibniz : il y a autant d'univers que de monades, ces substances simples définies par leur point de vue, par leur perspective. Mais ces différents univers ne sont que les perspectives d'un seul, que seul Dieu peut appréhender. Dieu est le géométral de toutes les perspectives. Dieu voit *depuis* l'horizon. Dans sa fable, censée conforter la pérennité d'un sentiment océanique, Freud vient de se placer un instant dans la peau de Dieu ; mais maintenant il rapplique en vitesse. Il fait mouvement, il se dissocie de la présence dans laquelle il baignait, de la *substance* dont il participait, et voilà que des objets, distincts, successifs, apparaissent, naissent. Il voit. Ou plutôt, entrevoit, un instant : car c'est à ce moment qu'il s'échappe de l'état particulier où il vient de plonger : « Il n'y a manifestement aucun sens à continuer de dérouler le fil de cette fantaisie, elle conduit à de l'irreprésentable, voire de l'absurde ».

3. *Malaise...*, *op. cit.* 256.

4. « Psyché est étendue, n'en sait rien », dit l'apophtegme de 1939. L'étendue se confond avec l'être, l'espace naît de son auto-perception.

5. *La Monadologie*, § 57.

Freud, je le répète, vient de s'égarer aux limites de son champ d'exploration, aux limites de l'absurde. Ces limites passent au ras des représentations, de leur existence distincte. Le no man's land de ces confins est le lieu de naissance, d'émergence des représentations. Cette limite est nécessaire à la pensée, elle lui est consubstantielle. Quand on y rôde, on trouve des êtres de pensée flous, des états où l'œil de la pensée ne peut plus accommoder car il est au bord de se regarder lui-même.

(...)

Celui qui vient de naître ne sait rien des objets de ce monde, il ne sait même pas que ce sont des objets distincts de lui, il n'est que sensation pure. C'est de cette immersion dans le monde que vont naître peu à peu les objets⁶. C'est cet état « premier » que recherche inlassablement Cézanne, et d'en faire émerger les objets à l'état naissant. Peindre, disait-il, ce n'est pas copier, imiter la nature : « c'est réaliser ses sensations ». Entendons-le au plus près : puiser dans le remous intime des sensations et les faire émerger dans le réel.

S'absenter de ce qu'il sait déjà (« ce que j'ai devant moi, ce sont des fruits, ce sont des pommes »). Accueillir, se laisser habiter, jusqu'à l'être, par la sensation, être ce mouvement coloré, ce remous de lumière, tel le petit enfant ouvrant pour la première fois les yeux dans une radicale innocence. Et porter cela, hors de soi, sur la toile. Et ce qui apparaît alors, ce sont des pommes présentes, et non pas représentées. Des entités naissantes encore incertaines, avant qu'elles ne reçoivent identité et nom. Cette incertitude, cette fragilité d'existence, font qu'elles se détachent encore difficilement de leur entour, qu'elles partagent leurs couleurs avec ce qui les avoisine, que les limites tremblent. Le spectateur de l'époque, et encore aujourd'hui, a pu en déduire que Cézanne ne savait pas peindre ! Pas plus, en effet, que le petit enfant ne sait ce que sont des pommes. Le miracle est que, cent ans plus tard, à celui qui fréquente le tableau en acceptant de le faire avec ses yeux d'enfant, elles ne cessent pas d'apparaître comme au premier jour. C'est ce tâtonnement, cette palpation qui est aussi palpitation, que Merleau-Ponty appelait « le doute de Cézanne »⁷.

Charles Juliet commente ainsi⁸ : « Donner l'image de ce que nous voyons en oubliant tout ce qui a paru avant nous. Pour y parvenir, [Cézanne] descend en lui à la rencontre du non-connu, du non-pensé, de l'informulable ».

Se mettre ainsi au service de l'émergence, c'est ce qui a animé tous les peintres même les plus figuratifs, même s'ils ne le savaient pas. « Mais qu'est-ce que j'ai représenté là ? », demandait Millet au sortir d'une longue transe de travail, en montrant les taches qu'il a déposées sur la toile. « Mais, lui répondait-on interloqué, ce sont des gerbes ! ».

C'est en ce point que réside la « faculté énigmatique », le « don particulier » que Freud reconnaît à l'artiste, sans parvenir à dépasser ce constat. Et pourtant, c'est la même subversion qu'il est lui-même en train de mener dans l'histoire de la pensée. On en trouverait l'énoncé le plus convaincant dans les premières pages du texte de 1915 sur « L'inconscient », lorsqu'il soutient la nécessité et la justification de son hypothèse. Après avoir épuisé les ressources d'une psychologie de la conscience, et constaté son impuissance à rendre compte du rêve, du lapsus, de l'acte manqué, de tous ces « actes psychiques » énigmatiques, lorsqu'il en vient à cette assertion : « Il ne nous reste en psychanalyse, absolument rien d'autre à faire qu'à déclarer en-soi inconscients les processus psychiques et à comparer leur perception par la conscience avec la perception du monde extérieur par les organes des sens »⁹, c'est-à-dire partielles et bornées par le cadre étroit de la lucarne de la conscience, il opère un saut prodigieux dont on ne prend pas suffisamment la mesure : il se veut, se fait ce géométral de toutes les perspectives où Leibniz voyait le privilège divin. La méta-psychologie, qui va être la nervure centrale de l'élaboration freudienne, participe d'un dé-positionnement inouï et proprement transgressif, en droit intenable. Aussi se dégrade-t-elle tout de suite en théorie, c'est-à-dire en réseau organisé de représentations

6. On retrouvera cette même nécessité de l'immersion chez Rilke, avec ce qu'il nomme « l'Oouvert ».

7. Merleau-Ponty M., « Le doute de Cézanne », *Sens et non-sens*, Nagel 1948, p. 15 sq.

8. *Télérama*, n° spécial Cézanne 2006.

9. « L'inconscient », *OCF XIII*, p. 210.

conceptuelles. C'est inéluctable, et cela se produit chez Freud lui-même, mais il en opère sans cesse la relance et c'est dans ce *mouvement*, et non dans ses retombées, que se tient l'essentiel de l'interrogation analytique. Les figures arrêtées – pour être pensées – de la métapsychologie sont organisées et complexes. Mais le mouvement qui l'inaugure et la soutient est, lui, d'une naïveté radicale.

« C'est une hypothèse recevable, écrivait Lyotard¹⁰, que l'évènement « Freud » procède d'une telle mutation dans l'ordre de la représentation discursive et que, dans celui de la représentation plastique et particulièrement picturale, son analogue soit l'évènement « Cézanne ». Il resterait à comprendre, ajoutait-il, les motifs ou modalités de l'ignorance du second par le premier ». Une réponse pourrait être celle-ci : comment Freud aurait-il pu se saisir de ce dont il ne pouvait dans sa propre démarche que mettre en acte, le mouvement et non la retombée du mouvement. L'imposture et la transgression dont il accuse l'artiste – je pense que les mots ne sont pas trop forts – sont sans doute celles dont sans le savoir il pourrait se soupçonner lui-même : prendre la place du père, et fusionner avec la mère, dans une mégalomanie démiurgique. Il se pourrait bien que nous côtoyions tous cela aux moments où nous devons, repoussés jusqu'aux frontières de notre entendement, proférer comme malgré nous – malgré « moi » – tel Freud visionnaire de la totalité des perspectives possibles, une parole dont nous ne sommes, en droit et en logique, pas *propriétaires*.

Lorsque nous écoutons un patient, nous contemplons un paysage qu'il peint devant nos yeux. Nous y voyons des objets divers, actuels ou du passé, nous l'y apercevons lui-même, en relation avec ces objets, il peut même nous y inclure. Nous ne pouvons nous dispenser de porter attention à ce paysage et à son ordonnancement. Mais dans le même temps, nous avons à être attentifs à tout autre chose. La seule chose, en fait, qui soit réellement *présente* à ce moment-là : les touches de peintures – en l'occurrence les mots, expressions, intonations – qu'il pose *actuellement* pour peindre son tableau. Cette actualité nous inclut d'une toute autre façon que la représentation qu'il peut donner de nous dans le tableau. Elle est actualité active, elle est la matière même du transfert, dont nous participons.

(...)

10. Lyotard J.-F., *Discours, figure*, Klincksieck, 1971.

Hommage à François Gantheret

Jacques André

« *Éros est incertain et son incertitude est essentielle.*
Il ne vit que de son échec, il meurt de son succès. »

Le psychanalyste-écrivain et l'ami, il m'est impossible dans un hommage à François Gantheret de séparer l'un de l'autre. Le nouage des deux est présent dès notre première rencontre. Sans le connaître, j'avais lu avec beaucoup d'intérêt son article « Trois mémoires », paru dans la *Nouvelle revue de psychanalyse* et notamment cette idée d'une « mémoire de ce qui n'a jamais été » – l'expression serait l'un des intitulés possibles pour la totalité de son œuvre. Je lui écrivis une longue lettre, entre interrogations et commentaire. Comme il arrive parfois, l'amitié fut immédiate, il y a 35 ans de cela... Sur mon « chemin de culture » psychanalytique, François fut un frère aîné. Je cherchais un directeur de thèse, il me présenta à Jean Laplanche. Je commençais à publier, il m'introduisit auprès de J.-B. Pontalis et de la *Nouvelle revue*. Laplanche et Pontalis, ni pour lui ni pour moi ce ne fut seulement un *Vocabulaire*. On pouvait être proche de Jean Laplanche, par la collaboration, les idées partagées, mais être son ami, au sens consistant du terme, était beaucoup plus rare. François Gantheret faisait partie des rares élus, les deux hommes avaient en commun quelque chose de terrien, les mêmes racines, la Bourgogne, la même passion du vignoble, même si, entre le château de Pommard et l'arpent de vignes que François possédait à Savigny-les-Beaune, l'écart était féodal. Les deux hommes, par leur enseignement universitaire (UFR Sciences humaines cliniques, université Paris 7), ont marqué plusieurs générations d'étudiants-psychologues. Avec Pierre Fédida, ils ont constitué le trio de ce qui reste le meilleur de la présence de la psychanalyse à l'Université.

C'est cependant l'amitié avec J.-B. Pontalis qui imprima sa marque la plus profonde sur la vie et l'œuvre de François Gantheret. Pontalis édita son premier livre, *Incertitude d'Éros* (1984) et on le retrouve – ses idées, son inspiration – presque à chaque page du dernier ouvrage paru, *Topique de l'instant* (Gallimard, 2018). La dédicace d'un livre de J.-B. à François résume au mieux leur réciprocité : « À F.G., contrôleur de mes incertitudes », sachant que le premier avait été, dans le cadre du cursus de formation de l'APF, le superviseur du second.

Impossible en peu de mots de rendre compte d'une œuvre plurielle dans sa forme et par ses thèmes (une journée de réflexion et d'hommage, organisée par Catherine Chabert et moi-même, intitulée *Les incertitudes d'Éros*, a eu lieu à Paris le samedi 22 juin 2019). De l'écrit théorique au roman, en passant par la fiction psychanalytique (*Libido omnibus*, « Folio », Gallimard, un livre qui a le rare pouvoir de provoquer le fou-rire du lecteur, fortement recommandé à tous les psychanalystes qui souffrent de l'esprit de sérieux), l'œuvre tient en une dizaine d'opus. La part proprement psychanalytique est indissociable de l'expérience pratique, cet *entre-deux* (si cher à Pontalis) construit par le transfert et le contre-transfert. Une œuvre sous le signe de Freud, quand bien même quelques autres, comme Winnicott, en sont les interlocuteurs. Une phrase de Freud pourrait tenir lieu d'exergue à la réflexion de François Gantheret dans son ensemble. Une comparaison plus exactement, celle de la psyché recherchant son objet à la manière d'un « animalcule protoplasmique » dont la substance émet des pseudopodes vers l'extérieur, avant de se rétracter à l'intérieur d'elle-même. Cette image du jeu complexe entre libido du moi et libido d'objet, Gantheret l'explore sous toutes ses facettes. Il le fait à sa manière, celle d'une sensualité omniprésente : « à la recherche d'un objet qui la satisfasse et la complète, la psyché pousse un pseudopode vers cet objet, l'inclut et le goûte et le relâche (en tout ou en partie ? dans un

rejet ou une évacuation des déchets ?) » Palpation et dégustation sont deux maîtres-mots qui vont aussi bien à l'homme, à l'écrivain qu'au psychanalyste : « Ce que l'analyste écoute, de son patient comme de lui-même, il le fait en suçotant, du bout des lèvres ; du creux d'une oreille-bouche ; concerné par le flux du passage, ses modulations, la forme du mouvement. » Au pessimisme clinique de Freud : « Transformer la misère névrotique en malheur banal », il opposait un « Non ! » « Le but est bien au-delà : ouvrir, ré-ouvrir l'espace où une *nouvelle habitation du monde* peut advenir », retrouver le mouvement de la sublimation dès l'origine, renouer avec l'émergence du sexuel.

Très brièvement, j'évoquerai deux thèmes majeurs : l'impensable maternel et l'interprétation. François Gantheret construit sa réflexion sur le premier autour de l'opposition entre la substance et l'objet ; le lait, paradigme de l'une, le sein, première figure de l'autre. Une élaboration inséparable d'un dialogue critique avec Jean Laplanche, entre autoérotisme et narcissisme. La substance et l'objet s'opposent comme le continu et le discontinu. La première se conjugue avec le « hiéroglyphe de la sensation », le second avec « l'énigme du mot ». À l'heure de la substance, la bouche de l'enfant et le sein de la mère ne font qu'un, « la substance nous fascine comme un paradis perdu, ce temps qui n'a jamais été où nous étions partie intégrante du monde, un simple remous dans les lignes de force qui l'animent. Et pour les mêmes raisons, la substance nous terrifie, car si nous y sommes nous n'y existons (*ek-sistons*) pas. » Entre séparation, amour et haine (« la haine *borde* l'amour, elle ne le contredit pas »), François Gantheret décrit à sa façon la naissance de l'objet, « ce n'est pas la perte de l'objet qui crée la nostalgie, c'est la nostalgie qui crée l'objet perdu ».

En quoi consiste l'originalité de l'interprétation en psychanalyse ? François Gantheret y consacre quelques-unes de ses plus belles pages. Un exemple parmi d'autres, celui d'une interprétation qui consiste à simplement reprendre les mots de la patiente : « Vous ne voyez pas le rapport ? » Sauf que les mots ainsi parlés deviennent des *choses*... En toile de fond le souvenir d'une enfant, son errance nocturne dans la maison, l'arrêt devant la porte fermée de la chambre des parents, et une phrase où « voir » et « rapport » *montrent l'espace d'un instant* la scène primitive, et plus encore l'exclusion de celle-ci. « *L'interprétation est une profération* au sens le plus strict, et c'est l'effet de l'autoréférence. Proférer n'est pas communiquer : *pro-ferre*, porter en avant, c'est exposer, faire voir, et non pas faire comprendre. » À elle seule, la question de l'autoréférence (le mot est un être de chair) en appelle à la fonction poétique du langage (l'inconscient, comme le poète, traite les mots comme des choses) et à ce que la psychanalyse partage avec l'expérience esthétique, celle qui intrique le plaisir et la douleur et prend sa source du côté du sexuel et de la mort.

J.-B. Pontalis a réussi à mourir le jour de son anniversaire, François Gantheret, lui, est mort le jour de Noël. Comme si ces deux hommes, ces deux amis avaient « profité » de la circonstance pour adresser à leurs proches un dernier trait d'esprit, mourir le jour où l'enfant naît.

« Vous semblez dire : vivez¹ »

Michel Gribinski

Ma rencontre avec François Gantheret vers la fin des années 1960 n'a pas soulevé un étonnement moindre que celui qui a dû saisir le premier Indien quand il s'est trouvé nez à nez avec son premier Espagnol et inversement, à l'époque des conquistadors : nous semblions venir de deux mondes différents – mais je sais qu'il aurait revendiqué comme moi le rôle de l'Indien. Sa culture, originale, impressionnante et dont il faisait un usage discret, ses connaissances toujours disponibles, sa clarté aussi augmentaient mon sentiment d'incapacité à aligner trois mots qui se tiendraient droit. Il parvenait sans difficulté apparente à une sorte d'équilibre entre des représentations négatives et la positivité de leur exposé : j'étais chaque fois surpris par sa tranquillité dans cet exercice. Cela a été une rencontre comme entre plus et moins et là encore, nous aurions, chacun, voulu occuper le pôle moins : moins de narcissisme, moins d'intellectualisme, moins de soi. C'était naïf, une prétention qui ne disait pas son nom. C'était exigeant aussi.

Que s'est-il passé ensuite ? D'abord de l'admiration pour la manière franche, quasi athlétique, qu'avait cet analyste en formation d'avancer, d'exposer son expérience, de s'exposer – tandis qu'à l'APF, on gravitait dans un silence énigmatique, mi inhibé, mi allusif, autour du petit groupe silencieux des fondateurs, sorte d'après-coup en personne, incarnés, qui semblaient ne s'intéresser qu'à eux-mêmes – à ce qui leur était arrivé, à ce qu'ils avaient fait ou pas fait, dont ils ne parlaient jamais devant nous. François n'était pas preneur de cette diète.

Quand j'évoque le François de ces années-là – des années de grand silence pour les uns, de grande franchise pour d'autres –, je revois et retrouve l'homme jeune et ouvert qui plaisait aux femmes et aux hommes, qui se mettait tout entier dans son travail, sans stratégie ni ruse, comme il le fera toujours, avec chaleur, sans exploiter un filon narratif supposé ni sembler être aux ordres de son propre « objet » ou de celui d'un autre.

Le temps se replie et se déplie avec facilité quand on parle des personnes qui ne sont plus, et quelques années ont passé ; une coexistence à peu près pacifique entre nous s'est poursuivie à la *Nouvelle revue de psychanalyse* autour d'un directeur qui donnait sens à nos disparités ou parfois aussi les provoquait, ce qui revenait au même. Nous avons travaillé, ensemble, et le temps long a recouvert affectueusement les différences, sans jamais les annuler, ce que d'ailleurs nous n'aurions pas aimé.

François était un homme bon ; moi, pas toujours, ou toujours pas. Nous avons eu des mots. Je lui disais sans détours ma pensée quand il attaquait mon ami Pierre – même un homme bon est capable de viser juste ; lui critiquait en réunion de rédaction certains de mes articles et ma façon d'écrire. Un jour, il m'a rendu le manuscrit de ma contribution à un numéro de la *NRP*. Il l'avait annoté. C'était terrible. J'ai pensé que même un homme bon était capable de viser... faux.

« La bonté, contrée immense où tout se tait » écrit miraculeusement Apollinaire. Les nuages régulièrement balayés, nous avons cheminé. Le Nouveau Monde de la psychanalyse accueillait les bons et les mauvais caractères sans arrière-pensée, dès l'instant qu'ils ne faisaient pas semblant, qu'ils n'avaient pas de stratégie.

Une sorte de deuxième période est arrivée avec le talent de François pour la *vis comica*. Le texte sur sa marchande de journaux vaut tout Alphonse Allais, et certains textes de *Libido omnibus*, avec une netteté incroyable, disent de l'analyse ce que l'on ne veut pas y voir, et exemplairement ce que l'on ne veut pas voir

1. Extrait d'une lettre de Christian Bobin à François Gantheret, reproduite en appendice.

qu'on y est, c'est-à-dire des personnes à qui le goût moral et la quête de respectabilité font courir un grand danger. En 1973, Georges Favez, premier analyste de François, dans un article qui a fait date : « *Quelqu'un avait dit que l'analyste est l'axe de l'analyse. J'avais contesté en proclamant que l'axe de l'analyse, ça n'est pas le psychanalyste et que, s'il y a un axe dans l'analyse, il passe au travers du psychanalyste aussi bien que de celui qui est en analyse. Un malicieux a appelé ça une brochette, pour l'amusement général. On a bien ri et cela faisait du bien. Est-ce que c'était l'APF qui s'annonçait ? Le temps de l'humour ? Les psychanalystes pouvant rire d'eux-mêmes ?* »²

Je vais m'arrêter. Ces lignes resteront mal ficelées, mal « embrochées », pour ne pas dire inachevées. Les talents de François, l'œuvre analytique, l'écriture littéraire dans la « Blanche », chez Gallimard, le piano, la cuisine transformée en art de l'amitié, son don pour les jeux de mots épouvantables et pour les vers douteux (il pouvait tenir une conversation en alexandrin et c'était horrible), sa détestation de toute plainte – peu de gens connaissent les malheurs qui l'ont frappé sauvagement –, sa générosité naturelle, ses amours, touchantes, et sa tendresse pour Fiana, sa fille : le souvenir mêlé de tout cela et de son courage demeure ici et là, comme la propriété de ses proches et de chacun à la fois, et c'est bien ainsi. C'est bien ainsi, sinon il faut parler de ce qu'on ne dit pas, cerner la fêlure qui, tout en étant là depuis toujours l'a mené une seconde fois sur le divan (dudit « malicieux » me semble-t-il, gymnaste, comme François, mais dans les airs), à l'âge, quoi ? de soixante-quinze ans, guère moins ? pour entendre enfin des mots qui n'avaient jamais encore été dits. Je le sais par François.

Heureusement, tout ce qu'on ne peut pas et ne veut pas raconter de François l'entoure de deux grands bras. George Favez va encore m'aider – à prendre congé : « *On ne peut pas dire adieu si on ne peut pas dire merci. On peut transformer profondément la relation en disant merci – et adieu. À la mère, en pensant au lien qui n'est plus mis en doute, dès qu'on en sort ; au psychanalyste, avec qui le drame d'échapper au désir est vécu. Après quoi vient l'humour, l'amitié, la vie commune possible. Et le goût de poser des questions partagées*³. » « Le psychanalyste avec qui le drame d'échapper au désir est vécu » : cette déclaration est magnifique, qu'on dirait faite pour François Gantheret, analyste et patient, jamais l'un sans le partage de l'autre.

En guise de post-scriptum, plus bas, la lecture par Christian Bobin de *Fins de moi difficiles*, à qui j'ai emprunté le titre du présent hommage.

2. Favez G., « Un rendez-vous avec l'angoisse », *Documents & Débats* n° 9, 1973.

3. Favez G., « La résistance du sujet » (1964), *Documents & Débats* n° 20, 1982.

Christian Bobin

Cher François Cantheret

notre livre donne
beaucoup de joie à le lire.
Je ne l'ai pas tout à fait
fini, j'en suis à la moitié
mais je ne peux résister
à vous dire et ma joie,
et ma gratitude. Vous
ouvrez, sans conclure.
Vous regardez, sans fixer.

vous tenez les yeux ouverts.
Il y a dans votre pensée
un grand soin donné à la
matière, cette orpheline.
L'eau, l'air, le bois
sont plus éclairants que
des concepts. Plus joueurs
aussi. Le chimiois qui est
en moi adore vous lire.
Vous semblez dire, quel
que soit votre sujet
apparent, et c'est d'autant
mieux entendu par le
lecteur qu'en vérité

vous ne le dites jamais :
vivez (si m'en croyez),
vivez en suivant la veine
du bois, le fil de l'eau.
Votre livre accueillant,
fraternel, est un éloge
secret de la souplesse, de
ce que les chinois appelle-
lent "l'accord avec les
choses". Vraiment c'est un
bonheur. La "Conscience
de poitrine" est un petit
chef d'œuvre - d'ailleurs
j'enlève l'adjectif "petit".

C'est dimanche soir. Le
passage du fortique entre
une semaine et une autre.
Grâce à vous ce passage
est léger. Je vais
poursuivre ma lecture.
La mort bavarde sur
les écrans — mais la
vie à bas bruit, quelle
merveille !

Amicalement,
Christian Bobin

Agnès et la goutte d'eau

François Gantheret

Que Christian Bobin soit loué pour ce souci d'exactitude qui le porte, non sans risques, au plus proche de ce qu'il surprend en lui, nous traite comme des frères et nous ouvre ses portes. Je veux ici louer Bobin au nom d'Agnès.

Agnès est ma chatte, d'aucune race repérable et de ce fait d'une singulière beauté.

Lorsque je me détourne de la table d'écriture et laisse voguer un esprit toujours, à ces moments-là, un peu décoloré de mélancolie, la suivre du regard, silencieuse, sinueuse, passante toujours étrangère, la caresser des yeux tout au long de son dos... cela lisse mes pensées, et feignant de m'ignorer elle le sait bien, car à cet instant précis sa queue se dresse en point moqueur d'interrogation, signe évident de connivence avant qu'elle disparaisse.

Mais depuis quelques jours, elle m'intrigue. Son comportement est inhabituel. Elle qui n'a jamais montré d'affinité particulière pour l'humidité et même, avais-je pu croire, une certaine répulsion, ne l'ai-je pas trouvée à plusieurs reprises assise dans l'évier de la buanderie ?

C'est un évier ancien, une grande pierre carrée creuse surmontée d'un antique robinet de cuivre. La première fois que j'ai vu Agnès posée là, le museau tendu vers le robinet et une patte avant relevée, j'ai cru qu'elle avait soif. Avais-je oublié de renouveler son eau dans la coupelle à cet usage ? Un regard me confirma que non, j'avais fait comme tous les matins le nécessaire. Alors quoi ?

Je remis la réponse à plus tard. J'avais ce jour-là, plus encore que les précédents, une douleur sourde à l'âme qui ne faisait qu'empirer. À vrai dire, je crois que je me déprimais. La femme que j'avais cru de ma vie s'était révélée d'un été tout au plus, et c'était comme si ma vie, elle, s'en fût trouvée une fois de plus déshabillée. Non point, je le voyais bien, parce que je tenais à elle, mais bien plutôt parce que c'était un pan de plus de mon existence qui s'estompait, perdait sa consistance, s'évaporait derrière moi, comme le reste. Qui aurait aussi bien pu ne pas être, rien n'en eût été changé. Comme l'écriture, comme les souvenirs, les amours et les amitiés, les plaisirs : du sable qui me filait des doigts. Et si ç'aurait pu tout autant ne pas être, alors j'aurais pu, moi aussi, ne pas être et pourquoi avoir encombré inutilement ce monde ?

Parce qu'il faut être utile, à tout prix ? Justifier qu'on n'est pas là par hasard et pour rien ?

Eh bien oui.

Mais comment justifier une vie aussi déshabillée que ces immeubles de cités obsolètes dont les fenêtres béent toujours plus aveugles, dont le ciment se délite, dont les bruits se sont tus, remplacés par un silence qui pue l'urine, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien que des coulées de vent froid, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'à les faire exploser et s'affaisser dans la poussière.

J'allai m'asseoir dans le vieux fauteuil, sur la galerie qui domine le jardin. C'est mon poste de lecture. Lorsque je lève les yeux, je peux sans bouger de là me promener et rêver dans les allées, entre fraises, salades, cosmos et dahlias. Sur une table basse, les derniers journaux, les dernières revues achetées, à peine parcourues. Et le dernier livre reçu de Christian Bobin, *Noireclair*, dans son format somptueux qui donne à ses mots l'espace du jeu, des errances et des dérives. Comme je le fais souvent avec ses livres, je l'ouvre au hasard. J'ai toujours la presque certitude que m'attend, à la page qui me choisit, une illumination sur moi-même ; et s'il n'y a rien qui vienne me surprendre, je suis persuadé que c'est parce que le temps n'est pas venu que mes yeux se dessillent.

J'ouvre. Et ceci me saute au visage :

Une goutte d'eau se suicide dans l'évier après une longue hésitation.

Remuement souterrain, prémisse de séisme, un enfant sent le bras de sa mère imperceptiblement faiblir, sait qu'elle va le lâcher, n'y peut rien. C'est encore loin, la mort ?

Il a écrit *suicide*, le mot éveille l'écho d'une dalle d'ardoise noire. Mais surtout...

Je fonce vers la buanderie, freinant au dernier moment pour ne pas effrayer Agnès ; peine perdue, elle ne prête aucune attention à moi, elle est toujours dans la même position, fixant le robinet.

Le robinet, à l'embouchure duquel je vois apparaître le ventre rond d'une goutte. C'est vrai, je dois le forcer lorsque je le ferme pour qu'il arrête de fuir, cela fait des mois que je me promets de remplacer le joint défaillant.

La goutte grossit et progresse comme le crâne d'un minuscule nouveau-né émergeant entre les cuisses d'une femme. Agnès ne bouge pas un poil, elle ne bougeait déjà pas, mais elle réussit à se rendre et tout rendre encore plus immobile, à figer toutes vibrations autour d'elle et mes yeux dans leurs orbites.

La goutte s'arrondit, puis s'amincit en une sorte de pédicule qui la retient encore.

Agnès ne bouge toujours pas.

Le pédicule s'allonge, il va se détacher...

Elle ne bouge pas.

Il... se...

détache !

Je n'ai pas le temps de suivre le mouvement : la patte d'Agnès a fait disparaître la goutte, plus de goutte elle n'est pas tombée dans l'évier, la patte d'Agnès est déjà revenue en position, seule sa queue a esquissé, premier et seul et rapide mouvement, un battement qui ne peut dire que satisfaction mesurée, maîtrisée.

Agnès attend. Moi aussi. Agnès guette tout suicide à venir, pour le balayer, le foudroyer d'un éclair de griffes.

Je suis resté ainsi, immobile, pendant un bon quart d'heure durant lequel Agnès a par quatre fois éliminé la menace. J'ai dû me faire violence pour sortir de ma paralysie et aller à l'évier ; Agnès a suivi attentivement des yeux le mouvement de ma main qui empoignait le robinet pour le serrer à fond. Lorsque ce fut fait, elle se dressa sur ses pattes et s'étira, dans ces moments-là son dos va toucher la lune. Je voulus la caresser, elle accepta ma main sur sa tête et son cou, mais déjà elle regardait ailleurs, prit appui sur le bord de l'évier, d'un bond atterrit sans bruit sur le vieux plancher et s'éloigna sans plus me prêter attention.

Je suis revenu, pensées confuses, à la galerie et à mon vieux fauteuil. Peu à peu, à force qu'insiste l'image d'Agnès guettant la mort comme si c'était un mulot ou même un rouge-gorge – elle m'en a décimé la population, ces idiots nichent bien trop bas dans les lauriers et les lilas – peu à peu je me suis retrouvé à sa place. Ou plutôt, mes yeux se sont fait prendre dans les siens. C'est ainsi qu'elle attrape ses proies, souvent : en se glissant dans leurs yeux.

Il y avait cette goutte d'eau qui, à résonner toutes les trente secondes dans un évier, de métal peut-être, a attiré l'attention de Christian Bobin. Et il fallait bien qu'en lui, en un lieu peut-être pas encore visité par le langage, résident l'hésitation, le doute, la fatigue et le lâcher-prise, il fallait bien que cette séquence guette et insiste, comme le même motif longuement répété et longtemps inaperçu dans une architecture de Bach, pour que devant la goutte viennent ces mots-là, à la fois pour le dire et pour l'exorciser.

Ce n'est pas à proprement parler de l'amour qu'éprouve Agnès pour moi : plutôt, je crois, la nécessité de juguler la déroute que crée en elle le fait de cohabiter avec moi, l'enchaînement que cela représente, et la menace peut-être de devoir composer avec quelqu'un saturé de mots et donc de doutes, séparé des choses pour

les transformer sans cesse en signes, quelqu'un qui court après ce qui l'achèverait. Quelqu'un qui ne pense qu'à la mort : un humain.

Elle a reconnu ce noir dessin, itération du destin, dessein de celui qui, ôtant le masque d'Éros, se révèle pour ce qu'il est, un assassin de l'âme. Par un seul geste balayant tout univers infecté par le goût de mort des signes, elle montrait qui était la plus forte : la bête, ou la langue ?

Mais qu'est-ce que j'en sais, s'il s'agit d'amour ou pas, cette nécessité de me garder de la chute finale, fût-ce à coup de griffes ? Il faut que je repense à mes « amours », j'ai peut-être loupé quelque chose.

Les couleurs dans le jardin se sont faites un peu plus vives, au sens littéral : plus vivantes. Par-dessus une alignée d'haricots verts, solitaire, dépassant et se dirigeant on ne sait où mais lui le sait à voir son assurance, un point d'interrogation. Et si j'avais recours encore à Bobin, selon ma technique éprouvée ?

Je reprends *Noireclaire*, j'ouvre au hasard, et le livre et les paupières que je clos toujours, je me demande pourquoi, pendant l'opération. Et je lis :

Chaque seconde perdue à regarder sans intention par la fenêtre retarde la fin du monde.

Je repose le livre. C'est un peu d'encre versée sur beaucoup de silence, a écrit Christian Bobin sur la page de garde.

Pour François

Bernard Favarel-Garrigues

François Gantheret, un collègue avisé, incisif, créatif aux remarques percutantes et à la répartie rude, c'est simplement (si j'ose dire) comme tel que je l'ai pendant longtemps approché. Nos collègues sont un peu comme nos patients : qui s'imaginerait les connaître en les écoutant ? L'Institution, outre qu'elle assigne vite des rôles ou des postures, repose sur un rhizome transférentiel qui complique inévitablement toute relation interindividuelle, les rapprochements, les amitiés (dont l'histoire dans le mouvement analytique reste à faire) comme les inimitiés. L'exigence éthique de l'écoute maintient à distance de la personne.

Ma rencontre, fraternelle et amicale avec François s'est faite dans les semaines qui ont suivi la mort de J.-B. Pontalis : poignée de main ferme, regard déterminé, corps encore solide qui, dans la peau d'un autre aurait pu être celui d'un lutteur, voix grave, profonde, veloutée qui pourrait être celle d'un acteur. D'emblée, d'entrée de jeu, sa parole entrouvre de manière totalement inattendue la porte de l'intime, celle qui exige une grande confiance mutuelle, une proximité rare que ne peuvent avoir que des amis très proches de longue date et ce n'est pas le cas. L'homme n'a pas été épargné par la vie : morts dans le désordre, ruptures, éloignements, maladie invalidante... François dresse un constat cruel et se présente sans complaisance ni plainte ni aucune sympathie pour la mort. Il se présente abruptement et tente de dire quel homme il est... Il n'est pas quelqu'un qui se livre si facilement...

François désormais nous fera l'amitié de passer chaque année une semaine chez nous tous les étés fin juillet au Cap Ferret.

Pour l'heure, nous relisons à haute voix une page du *Traité de Gastronomie pratique* d'Ali Bab (frère du neurologue Babinski, « l'inventeur » du signe du même nom). Écoutons un instant Ali Bab : « Comment doit-on manger les huîtres crues ? Certaines personnes les avalent sans les mâcher. Que ne les prennent-elles en cachets ! Faites ouvrir (...) des huîtres appartenant aux espèces préférées, grasses, charnues et assurez-vous pour chacune qu'elle est bien vivante, en explorant ses réflexes (...) Puis enlevez-la délicatement de sa coquille, portez-la immédiatement à la bouche, toute nue, sans aucun accompagnement et aussitôt, d'un coup de dent percez-lui le foie. Si le sujet répond à ce que vous êtes en droit d'attendre de lui, vos gencives doivent baigner dedans tout entières et votre bouche doit être inondée de jus... »

Futilités ? Oh ! Envie simple de retrouver dans la gastronomie toutes les voluptés que la nature y a enclose. Notre goût partagé pour le riz au lait ? Une manière de retourner sur un territoire d'enfance, sans y retomber ! Le coq au vin ? Renouer pour lui avec un brin de nostalgie avec l'atmosphère du relais de chasse, de la fête, la jeunesse ardente et le fumet corsé d'un vieux bourgogne ! Le gourmet et l'écrivain sont peut-être de la même race : égale dignité du plaisir de la ligne, des mots et même pureté de l'art de la cuisine. Longues discussions ensemble autour de nos lectures et bien sûr des nouvelles ou des romans qu'il a écrits, jeux autour des mots, des lettres où il peut faire montre sans ostentation de sa culture et de l'étendue de son vocabulaire, rencontres familiales où il sait s'effacer et écouter avec empathie, longues déambulations au marché, hésitations autour du choix d'une viande à griller sur les sarments. Tout l'art de la terre ! Nous ne parlons jamais de psychanalyse.

Gravité légère et joie de vivre empressée...

Tu es un violent là ! Lui dis-je souvent.

Tu entends ? Il dit que je suis un violent proteste-il faiblement au fond secrètement ravi...

Nous sommes venus à Paris rendre à François une dernière visite. Aucun espoir, que des souffrances, pas de traitement, une mort certaine au bout... De nos jours la belle mort est rarement celle du Laboureur. Le « *moment venu* » se détermine médicalement et la sédation profonde et continue qui nous préserve d'une fin indigne s'ensuit dans la foulée. François regarde la mort, cette combattante sans merci qui ne réclame jamais rien pour prix de ses services (de ses sévices allais-je écrire) d'un regard tranquille sans en être ébloui, mais sans non plus mettre de côté, à certaines heures sans doute, le désespoir qui est la charge égale de tous devant elle. Comment imaginer le vide de la pensée sans cesser de penser, interrogés-tu (sans espoir de réponse) ? Tu es incorrigible ! Nous t'envions ton courage et ta lucidité.

Nous prenons congé : pas « d'à dieu », pas d'au revoir. La mort gagne toujours. Avons-nous d'autre alternative comme le dit Imre Kertész que de lui résister par nos murmures de vie, nos mouvements de cœur, notre mémoire dans l'espace mémoriel de nos vies minuscules ?

Avec Toi **Mon vieux** (tu affectionnais cette formule un peu désuète), avec Toi !

Hommage à François Gantheret

*Talat Parman*¹

Il fut mon deuxième analyste. J'ai fait avec lui *une tranche*, comme on l'appelle dans les milieux psychanalytiques. Cependant cette deuxième analyse était très différente de la première.

Et cela pour plusieurs raisons : d'abord je n'habitais plus Paris. Il y avait déjà sept-huit ans j'étais retourné vivre dans ma ville natale, Istanbul. Cette analyse s'est déroulée selon des conditions particulières, une analyse navette comme on dit. Je devais venir une fois par mois à Paris et avoir quatre séances en deux jours : deux séances le vendredi dans l'après-midi et deux séances le samedi dans la matinée.

Ensuite ce second analyste était un homme alors que mon premier analyste était une femme.

Et enfin, la troisième différence, Mr François Gantheret était membre de l'« autre » Association. En effet je commençai cette analyse, alors que je venais de devenir membre de la SPP où j'avais suivi ma formation.

Comment j'ai trouvé son nom ? J'ai un vague souvenir que c'est Bernard Penot, le parrain de notre Association istanbuliote, nous le considérons ainsi, qui m'avait suggéré son nom. Il l'appelait d'ailleurs « Père Gantheret ».

Je me souviens de ma première séance. Un immeuble typiquement parisien, son bureau était au premier étage. Quant à l'intérieur, une pièce classique de psychanalyste, divan fauteuil, bureau et bien sûr des livres partout. On sentait l'odeur du tabac, car Monsieur Gantheret fumait lors des séances. Et il y avait aussi l'odeur du temps ; celle des meubles, des tissus, et surtout de sa voix. Une odeur du temps, du temps qui a passé, du temps qui passait.

« La rue de La Cerisaie » numéro 15, sur le Boulevard Henri IV et tout près de la place de la Bastille. La ligne 5 station Bastille ou la ligne 7 station Sully-Morland. Les intervalles entre les séances me donnaient la possibilité de découvrir le quartier.

Le Bazar d'Électricité juste à côté, une maison fondée en XIX^e siècle et là encore on voyait presque toutes les lumières du temps passé, les anciens lustres, lampadaires ou appliques et les toutes nouvelles.

Et puis le café *Le Weekend* au coin de la rue précédente, un passage obligatoire pour prendre un café serré juste avant la séance à 8 heures du samedi. Il commençait tôt, Monsieur Gantheret !

Puis le bistrot *Le Français* sur la place de la Bastille, un bel endroit pour le déjeuner après la quatrième et la dernière séance du mois. Pour reprendre mon souffle après les séances serrées.

Les années sont passées, cinq ou six et un jour il a fallu que je termine cette *tranche*. Entre-temps beaucoup de changements dans ma vie personnelle et professionnelle étaient survenus. Ce n'était pas l'objectif de l'analyse, au moins consciemment, mais ils sont arrivés quand même.

On a fixé une date. Alors une terrible tristesse m'a envahi.

Il y avait encore plusieurs séances devant nous, mais déjà mon analyse me manquait.

Vers la fin, lors d'une séance je lui parle d'un souvenir ancien. En 1978, je terminai mes études secondaires et dans l'album des bacheliers de mon lycée Saint-Joseph d'Istanbul, j'avais publié une lettre ouverte adressée à mes camarades de classe. En me référant à un vers de J.-P. Richter, le poète romantique allemand, « *Non, ma tristesse n'est pas pour le passé mais pour le présent* », je leur disais que j'éprouvais un sentiment de

1. Talat Parman est psychanalyste membre de la Société psychanalytique de Paris, de l'Association psychanalytique internationale et membre fondateur et formateur de l'Association psychanalytique d'Istanbul.

« tristesse « du moment même » ». Je disais que nettement pour moi le présent est déjà un passé et que je regrettais toutes ces années passées ensemble et que dans quelques mois nous nous disperserions aux quatre coins du monde et que peut-être nous ne nous reverrions plus jamais. Cette tristesse, ce sentiment de perte imminente m'était très familier mais là, ce souvenir m'avait particulièrement ému. Monsieur Gantheret a interprété. On s'est mis d'accord, ce sentiment très fort était transférentiel et il était lié à la fin de mon analyse, à la perte non seulement de mon analyse mais précisément de mon analyste.

Et à la fin de la séance il dit « bien » comme d'habitude. Je me lève du divan et je reprends mes affaires et il m'ouvre la porte. Surprise ! il fait un geste avec l'intention de me serrer la main, mais il se reprend tout de suite et accompagne d'un haussement d'épaule un petit sourire très discret. Il s'était trompé, en effet par convention on ne se serrait pas la main à la fin de la deuxième séance de la première journée. Et j'ai compris que je comptais aussi pour lui.

Quelques années après avoir terminé ma *tranche* avec Monsieur Gantheret, lors d'une visite à Paris j'ai trouvé sur les rayons d'une librairie un livre qu'il venait de publier. Le titre m'a frappé. Oui c'était ça, mon analyste, le psychanalyste-écrivain François Gantheret avait trouvé le mot juste : *La nostalgie du présent*. Il s'agissait bien de cela.

Maintenant il n'est plus là. Même si j'ai pensé retourner le voir plusieurs fois après notre dernière séance, seulement pour lui donner de mes nouvelles et peut-être aussi pour prendre des siennes, je n'ai jamais pu le faire.

Pourquoi ? Je ne sais pas vraiment. Mais peut-être pour rester fidèle à *ma nostalgie du présent*.

Rue de Seine, Scènes

Bernadette Ferrero Madignier

Ce soir-là est parisien, 20 heures, je m'apprête à quitter l'hôtel pour un spectacle quand le téléphone sonne : « Bernadette ? C'est François. Michel Gribinski sort de chez moi, il m'a parlé de ton intervention de cet après-midi. Ça s'est drôlement bien passé, dis-moi, il n'a pas tari d'éloges sur toi ! Je ne te dérange pas au moins... je voulais te le dire... je suis vraiment très, très content pour toi... » Content pour moi ? Sans doute content pour moi et content de moi ! Ainsi jouent les mots dans ma tête, comme au temps de ma supervision... Je souris... C'est vrai, ça s'est bien passé. Et dire qu'avant d'y être je m'en faisais toute une histoire, c'est en même temps si dérisoire...

Mais c'est drôle ce retour des anciens qui arrive jusqu'à moi par la voix de François... Cela me surprend et me touche... que lui me téléphone pour me donner de mes nouvelles, à moi qui entends depuis des mois, depuis plusieurs années, que les siennes ne sont pas bonnes... Depuis quand n'ai-je pas entendu sa voix ? On ne le voit plus à l'APF depuis si longtemps ! Il continue donc à s'intéresser aux activités scientifiques ?

Sait-on l'intérêt des anciens quand ils nous ont quittés ? Sait-on ce que vivent et ce que deviennent ceux que nous ne voyons plus, que nous n'entendons plus ? Sait-on que ceux que nous avons choisis pour nous accompagner dans notre formation, ceux-là justement, placés hauts dans nos idéaux, sont également des hommes, des femmes, faits de chair et de sang ? Qu'ils vieillissent et qu'ils sont vulnérables ? Et eux ? Que connaissent-ils de nous, de nos états d'âme et de nos nostalgies ? Savent-ils comment nous traçons nos routes en leur absence ?

Je retrouve dans la spontanéité de cet échange téléphonique la voix chaleureuse et grave que j'ai aimé entendre, écho d'une autre voix de mon enfance... Je suis troublée et j'éprouve un léger frémissement au cœur. Du temps de mon premier contrôle, cette voix me portait et m'enthousiasmait, je n'avais pas encore identifié la figure transférentielle qu'elle incarnait... Je la comparais à celle d'un Michel Piccoli, un ton de graves en plus. L'homme il est vrai, avait un certain sens de la mise en scène, c'était tout à fait manifeste lorsqu'il devenait conférencier. Et puis Marcello Mastroianni habitait son immeuble...

Les choses se déroulaient ainsi : au 91 de la Rue de Seine, dans l'intimité d'une supervision un certain théâtre prenait vie et pas seulement en tant que métaphore freudienne de l'analyse. Différentes scènes étaient convoquées, celles où j'avais écouté ceci ou cela, celles où j'avais interprété comme ci ou comme ça... également celles des temps forts prélevées à nos rencontres scientifiques. La veille, nous avons entendu la conférence d'un tel, la discussion avait été très animée, et comme souvent, Jean-Claude Lavie s'était donné le mot de la fin...

Retour au téléphone.

Nous échangeons quelques banalités d'usage, des nouvelles de sa santé, de son dernier ouvrage, et quelques plaisanteries... car avec François, l'humour n'était pas un vain mot. Oui, je vais lui envoyer mon texte, oui, nous en reparlerons lors d'un prochain mardi où je viendrai à Paris suffisamment tôt dans la journée. Promis, je lui fais signe... Et puis... au moment où nous terminons notre conversation, surgit encore un « je suis fier de toi ! » dernier assaut d'un élan obscur dont je ne sais plus à qui de nous il appartient vraiment... La question de l'appartenance fut d'ailleurs une trace insistante de nos échanges d'antan, tant les transferts de ma patiente m'engageaient du côté de la fusion. Nous examinions les forces en présence : *quid* de la patiente et *quid* de l'analyste dans cette analyse de contrôle ? Et certes, nous aurions pu ajouter : *quid* du superviseur ?

À qui appartenait donc cet élan ? Sans doute à l'un et à l'autre. Parce que c'était lui et parce que c'était moi ? Montaigne se doutait-il qu'il campait là, bien avant l'ère de la psychanalyse, une vérité humaine qui court dans tout transfert ?

Dur métier que le nôtre ! Le transfert, les transferts traversent les générations d'analystes et se condensent dans la vie institutionnelle. Ils agissent pour une part dans l'ombre et peuvent encombrer la vie scientifique : ils sont la quintessence de la vie associative... N'y-a-t-il pas parfois des risques d'asphyxie ? Jusqu'où les forces transférentielles viennent-elles imprimer la vie collective lorsque celle-ci leur offre peu d'espaces pour se diffracter ? Voilà une question dont nous n'avons jamais parlé ensemble, elle ne m'apparaissait pas d'actualité. À l'APF, les fondateurs avaient veillé à la nécessité d'extraterritorialité, à tolérer les interstices dans les engagements analytiques intimes et culturels de chacun. Ainsi avaient-ils pris la décision que l'analyste en formation pourrait provenir d'un divan étranger, ainsi les revues n'étaient-elles pas celles de l'Association, elles vivaient « à côté. » La génération de nos pères n'était pas sans savoir d'expérience que trop de consanguinité use le plaisir à travailler ensemble.

Je reviens à François. Cette brève conversation téléphonique fut la dernière. Quelques jours plus tard je lui envoyai mon texte accompagné d'une proposition de rencontre mais ne reçus de lui point de réponse. Déception... aussitôt relayée de questions : a-t-il reçu mon *mail* ? A-t-il été déçu à la lecture ? A-t-il une nouvelle fois été hospitalisé ? Silence... Je crois alors devoir respecter son silence.

Aujourd'hui j'éprouve quelque regret à ne pas avoir insisté. J'aurais dû le rappeler, lui demander de ses nouvelles et lui donner des miennes, il en aurait été heureux et moi aussi. C'est comme si, durant toutes ces années, j'avais été sourde à l'homme et à ses fragilités pour mieux maintenir mes idéaux. Cruels nos idéaux quand ils prennent le masque d'un éloignement, voire d'une indifférence, quoiqu'on éprouve au fond de soi.

Après l'annonce de son décès je suis sortie de ma torpeur, me suis surprise à rechercher dans ses écrits l'échange que nous n'avons pas eu. Je l'ai lu et relu, comme pour reprendre contact, pour donner corps encore une fois à ce que je tenais de lui. Et le dégel a commencé en relisant ses mots... De cette lecture, en guise d'hommage je privilégierai deux articles prélevés dans *Moi, monde mots*¹.

Traces et chair convoque le brillant analyste que nous fûmes nombreux à admirer lorsqu'il entra sur scène. Il s'agit d'une conférence, un mardi scientifique de 1994, où l'homme nous a tenu en haleine autour du mot « ardu » avec beaucoup de verve et de brio : un sens aigu des mots et des formules joyeuses... Mais la performance de cette conférence réside surtout dans le récit et les associations centrées sur un mouvement interne propre à l'écoute de l'analyste quand, en séance, sa surdité vient à... céder. Au passage, ses thèmes favoris et tout ce qu'il nous a transmis, vestiges de ma première supervision...

Brumes prend la suite et conclut l'ouvrage. Le rideau s'ouvre sur l'intimité d'une scène d'écriture, tôt le matin. Nous y sommes... La poésie et la justesse sensible des mots y explosent tel un feu d'artifice.

Sous l'éveil des brumes matinales, l'écrivain en action s'interroge sur les mots qui arrivent à sa plume et sa rêverie fait surgir de l'ombre l'enfant qui l'accompagne... Le lecteur est invité à suivre l'enfant et à entrer dans le monde de l'auteur. De *l'infans* et de certains souvenirs ont surgi les traces conductrices des mots qui se sont imposés.

Mais qu'en est-il alors de ces mots *ouverts* et *lâchés* sur la feuille ? Comment voyagent-ils à leur tour et qu'en fait le lecteur ? Il se souvient des commentaires de ses amis après son premier livre. « Il n'y retrouvait rien qui soit de lui... Il avait adressé des mots pour qu'on lui donne de ses nouvelles, et il se retrouvait plus seul qu'avant... » Chacun s'était saisi du texte, s'y était engouffré et promené à son gré, avec ses souvenirs et ses propres images.

1. Gantheret F., *Moi, monde, mots*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », série Tracés, 1996.

Souvent François habillait le tragique de ses mots et d'humour, mais il savait aussi ouvrir une fenêtre plus grave.

« Voilà donc pourquoi les mots viennent et s'imposent ? Pour ramener avec eux ce qui est perdu depuis longtemps ? Pour redonner odeur, douceur, profondeur aux souvenirs toujours trop secs, décharnés, morts ? Pour faire revivre ? »²

2. *Ibid.*, p. 221.

François Gantheret

David Collin

« *Le monde est le souvenir du monde. Le souvenir du temps où nous l'avons habité, où nous l'avons créé, avant de nous en retirer, laissant autour de nous des empreintes, des traces de notre passage. Il flotte dans le monde un parfum de peu de réalité, un regret de réalité. Les choses toujours, ne sont plus ce qu'elles étaient*¹. »

À fleur de peau

Il y a des disparitions qui laissent sans voix. La plupart. Elles ôtent les mots à ceux qui restent et les villes deviennent des déserts. Le temps passe et le vocabulaire se fait plus en plus restreint face aux absences qui se multiplient.

Parfois il y a des signes. Ce que Christian Doumet appelle « mort vive, l'art de ne pas renoncer aux signes dans l'instant précis que tout paraît les congédier »². Comme un encouragement à la parole par celui qui s'est en allé. Il revient dans les mots, me redonne des mots, des mots justes.

Ainsi, me préparant à écrire ce texte, on m'envoie *La peau de l'analyse*³ pour une soirée de lectures autour de Pontalis et Perce. J'y vois comme un signe. François me parle. Que me dit-il ? Les premiers paragraphes commencent tous par « Il dit que... » L'adresse est claire. Il parle d'un autre mais répond aussi à ma question. Il parle d'une chute infinie. C'est ainsi que j'imaginai la mort dans mes cauchemars d'enfance, une chute indescriptible. Dans le texte qu'écrivit François sur le cas qu'il a cru bon d'accepter malgré ses réserves, bien qu'il connaisse ce genre d'histoire ou précisément parce qu'il connaît trop bien, le cauchemar se retourne vers le cabinet de l'analyste, « les murs du cabinet sont pleins de sang ; ils se lézardent. » N'est-ce pas ainsi que nous vivons la mort d'un ami ? Comme un ensemble de fissures qui craquent notre propre peau ? Je ressens d'autant plus cette réalité lézardée à la mort de François, que je suis moi-même « à fleur de peau » depuis plusieurs mois. Je dénonce la bêtise qui m'a rendu toute lumière aveuglante, je dénonce ma propre lucidité qui ne me laisse pas dormir en paix, qui trouve derrière chaque mot du *marketing* et du *néo-management*, une forêt de mots bien plus terribles encore – derrière quoi le mot se cache.

*Oui, tout mot est porteur d'énigmes*⁴. L'un des derniers livres de François Gantheret, *Les Multiples visages de l'Un*⁵, sous titré *Le charme totalitaire*, s'ouvre sur une citation de Victor Klemperer, l'auteur de *LTI, la Langue du III^e Reich*.

J'ai toujours été « touché » par la grande sensibilité de François, assez proche de la mienne sans doute. Une sensibilité exacerbée qui provoquait de grandes colères et des haussements de voix, mais surtout qui rendait l'écoute extrêmement attentive dans l'analyse – à la lecture, mais aussi dans l'écriture – comme dans l'amitié. Une sensibilité qui tenait à sa part de sensualité, « rapport amoureux du Moi avec toutes choses »⁶, à ce qu'elle

1. Gantheret F., *Moi, Monde, Mots*, Gallimard, « Tracés », 1996, p. 74.

2. Doumet C., *Aphorismes de la mort vive*, Fata Morgana, décembre 2018, p. 17.

3. Gantheret F., « La peau de l'analyse », *La Psyché/Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 12, 1995.

4. Gantheret F., *Moi, Mondes, Mots*, Gallimard, « Tracés », 1996, p. 105.

5. Gantheret F., *Les Multiples visages de l'Un/Le charme totalitaire*, PUF, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2013.

6. *Ibid.*, in *Éloge de la sensualité*, p. 128.

portait sur elle – sur la peau et le vent qui y soufflait –, ouverte à toutes les perceptions, dans l'écoute (que François qualifiait de sensuelle⁷), en complète liberté, une liberté inaltérable et première.

C'était un état, une sensibilité sensuelle si l'on peut dire, un sensibilité à ce qui est sensations, contacts et paroles et que nous partagions tous deux je crois, sans l'avoir vraiment évoqué, avec J.-B. Un état d'être au monde et aux autres lucide, en poésie et dans l'écriture, dans l'analyse pour eux, une manière de résister à tous les diktats.

Les Fins gourmets

Comme dans le film de Claude Sautet, *Vincent, François, Paul et les autres* (1974), un cercle d'amis autour de J.-B. Pontalis se réunissait fréquemment autour d'un repas enjoué. À force de fréquenter le restaurant *Aux Fins Gourmets* sur le boulevard Saint-Germain, nous avons adopté ce nom pour définir la bande. François en était, ainsi que nombre d'amis, dont Edmundo Gómez Mango, très proche de François, qui, ô tristesse, s'en est allé trois mois après lui. Nous nous réunissions dans le désir vif de partager l'amitié, nos pensées et les livres des uns et des autres. Avions-nous dans ces moments-là cette nostalgie du présent dont parle François, cette mélancolie qui n'a pas de raison d'être mais qui vient malgré tout par anticipation de cette joie qui pourrait disparaître ? Nous étions dans la plénitude de la vie et de l'amitié, dans une présence pleine, dans l'intensité de la *vivance* à des âges différents, et c'est peut-être pour cela, et je sais que François l'appréciait, que cette vie avait une intensité particulière, une saveur de l'échange qu'il fallait déguster dans le présent, et qui passait en chacun de nous, généreusement, d'un âge à l'autre, de l'un à l'autre.

« La mort fait les comptes, tire un trait, transforme, dit-on, une histoire en destin : elle *totalise* », écrit François dans son introduction aux *(Les) Multiples visages de l'Un*⁸. Les choses ne seront plus jamais comme avant, le monde a changé de visage. Où êtes-vous mes amis ?

L'Autographie

Dans la dédicace de son dernier livre, *Topique de l'instant*⁹, François Gantheret qui m'appelait affectueusement *L'Helvétè*, me rappelle un grand projet commun qui ne vit jamais le jour ou plutôt si, sous la forme de deux grandes rencontres de trois jours à Romainmôtier et en Bourgogne chez lui, mais jamais sous la forme d'un livre ni d'une revue : l'autographie. C'était un mot de J.-B., et plus ou moins le projet de la Collection « L'Un et l'autre » qu'il dirigeait : s'écrire à travers un autre, qu'il soit humain, animal ou objet. La définition de ce « mot » était difficile à arrêter, pourtant nous avons décidé de nous y atteler sérieusement, et je lançais le mouvement avec une invitation en Suisse à L'Arc¹⁰, à laquelle *Les Fins Gourmets* répondirent en cœur, François le premier, malgré un scepticisme collectif mais non dénué d'un grand humour collectif sur l'aboutissement de nos travaux qui s'en trouve hélas aujourd'hui justifié, bien que l'amitié, comme l'utopie de cerner un mot qui nous faisait souvent débattre en amitié, ou plutôt converser, ne soit pas close, et même bien au contraire : à jamais infinie.

7. Gantheret F., *La Nostalgie du présent. Psychanalyse et écriture*, Éditions de l'Olivier, « penser/rêver », 2010, p. 19.

8. Gantheret F., *Les Multiples visages de l'Un. Le charme totalitaire*, PUF, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2013, p. 12.

9. Gantheret F., *Topique de l'instant*, Gallimard, « Connaissance de l'Inconscient », 2018.

10. L'ARC, anciennement Atelier de Création, de recherche littéraire et résidence d'artistes du Pour Cent Culturel Migros, situé dans une maison du village médiéval de Romainmôtier, à côté de son abbatale clunisienne millénaire.

François

Dov Jacobs

Je regarde la page blanche depuis plusieurs minutes déjà, cherchant les mots pour parler de François, sans réussir à réellement les trouver. Non pas que je sois en peine d'idées. Des souvenirs de lui me reviennent aisément. Tous ces moments, ces conversations, ces regards, ces sourires, ces rires et ces silences se rappellent à ma conscience comme autant de feux d'artifices dans la pénombre d'une nuit d'été, des éclats de lumières se répondant les uns aux autres, chacun rebondissant sur l'écho du précédent. Et pourtant. Et pourtant, je n'arrive pas à les coucher sur le papier.

Et soudain, comme un flash parmi les autres flashes, me viennent les raisons de ce blocage, deux raisons qui viennent freiner mon élan.

La première est qu'écrire sur une personne, c'est aussi écrire sur soi, puisque notre rapport aux autres révèle par définition notre rapport à nous-même. S'il est toujours délicat de donner à voir au monde sa perception de soi, puisqu'il s'agit d'un réel moment de vulnérabilité, il est plus qu'imprudent de le faire dans une revue de psychanalyse. Néanmoins, il faudra bien que j'accepte de m'exposer, si je veux mener à bien cet exercice et parler de François.

La seconde raison du blocage pose plus de difficultés : écrire *sur* une personne c'est d'une certaine manière écrire *à* cette personne. Il est impossible de ne pas imaginer ce qu'elle penserait de telle ou telle phrase ou de telle ou telle idée. Pourtant, comment écrit-on à une personne qui n'est plus, puisque François a aujourd'hui disparu ? Je dis « disparu » à dessein, même si François n'aurait pas aimé que l'on utilise des litotes ou des périphrases pour évoquer son décès, attaché qu'il était aux mots et surtout à leur sens. François a bel et bien « disparu » puisque sa mort est une chose, physique, incontournable, sa disparition en est une autre : le ressenti profond d'un manque pour sa famille, ses proches et tous ceux qui l'ont connu. Il faut donc, le temps de la rédaction de ce texte, que j'accepte de m'adresser à cette absence, sous peine de devoir en rester là...

... car tu dois bien le savoir, François, cette absence que tu laisses est à la mesure du personnage que tu étais. Allez, ne sois pas modeste. Les personnes réunies le 3 janvier 2019 pour te saluer une dernière fois, sont toutes capables d'en témoigner : tu étais une présence marquante pour tous ceux que tu rencontrais. Nombre d'entre elles se sont levées, ce jour-là, pour partager un souvenir de toi, un fait marquant, un moment qui a changé leur vie. Moi, je me suis tu. Par respect pour ceux qui te connaissaient depuis tellement plus longtemps. Par pudeur aussi pour ce que nous avons partagé tous les deux ou ces instants d'intimité dont j'ai été le témoin. Mais devant l'honneur qui m'échoit aujourd'hui de te rendre le présent hommage épistolaire, la pudeur doit un peu s'effacer pour que je puisse lever, ne serait-ce qu'en partie, le voile sur l'homme que j'ai connu.

Il est difficile pour moi de décrire une unique rencontre marquante, puisque j'ai appris à te connaître, par petites touches impressionnistes, sur une période de presque dix ans. Ces touches ont composé un portrait cohérent dont il paraît absurde d'en décrire des portions, sous peine de perdre de vue l'ensemble. J'aurai juste envie de pointer du doigt ce tableau complexe, pour qu'on le regarde tous en silence, mais je me dis que cela siérait assez mal au format écrit...

D'autres pourront disserter sur la rigueur de ta recherche, la richesse de ta pensée psychanalytique ou l'élégance de ta prose. Néanmoins, il n'apparaîtra comme une surprise pour aucune des personnes qui te connaissaient, que je chéris plus particulièrement les heures de discussions, parfois très animées, que nous avons eues.

Moi qui ai l'arrogance de toujours croire que j'ai raison, arrogance que je peux de moins en moins attribuer à une forme d'insouciance juvénile, j'ai trouvé en toi un bretteur oratoire formidable et j'ai chéri nos débats,

surtout quand, tard le soir, lorsque la fatigue avait emporté les autres convives, nous nous sommes souvent retrouvés tous les deux, partageant une bouteille de whisky et nos visions du monde.

Ces visions se confrontaient parfois et tu essayais de planter des banderilles dans ce que tu percevais comme la posture d'un froid juriste qui se cache derrière les règles, refusant de prendre position. Tu as, dans ces moments-là, nourri ma pensée des riches réflexions intellectuelles dont tu étais capable. Mais derrière le débat intellectuel pointait toujours très rapidement une colère saine et sincère. Mon attitude de distance au monde, une forme de relativisme moral que je soutenais, t'étaient intolérables, puisque tu ressentais l'indignation quotidienne face aux injustices dont tu étais le témoin. Tu ne croyais en aucune force supérieure, aucun être suprême et c'est donc dans la cohérence de ton éthique personnelle que tu puisais la force de ton action. Tu avais conscience du caractère contingent de ce qui nous définit (l'ignorer eut été dans ton cas non seulement une erreur intellectuelle, mais aussi une faute professionnelle), mais tu t'es toujours efforcé de te construire comme un être autonome, et attelé à rester fidèle à tes idéaux. Sans dieu, sans maître, c'est à l'aune d'une espérance toute personnelle dans un monde meilleur que tu agissais. Cette boussole de ton intransigeance intellectuelle guidait tes pas et ta pensée. Et si tu n'as pas réussi à me ramener à la raison, c'est uniquement parce que tu as rencontré quelqu'un d'aussi borné que toi. Et j'ai la faiblesse de croire que quelque part, tu le respectais, malgré nos désaccords.

Mais bien heureusement je n'ai pas connu que l'intellectuel. Les circonstances de notre rencontre ont fait que j'ai aussi connu le père, qui a vécu ce qu'aucun père ne devrait vivre et qui a transmis à sa famille une force qu'elle portera en elle longtemps. J'ai aussi connu le grand-père qui fondait sous les sourires de ses petits-enfants. J'ai aussi connu un homme à l'ironie fine et à un humour porté par un sourire sincère. Un homme généreux, qui aura quitté ce monde de manière apaisé, conscient d'avoir vécu une vie pleine.

... voilà, ce n'était finalement pas si compliqué. Pourtant, en relisant ces quelques pages, je ressens une légère frustration, comme si j'avais oublié quelque chose d'important. Mais que pouvais-je dire de plus ? j'ai écrit ce que j'avais sur le cœur sans me retenir. C'est bien de l'homme que j'ai connu que j'ai tenté, avec maladresse peut-être, mais de manière sincère, de vous dresser le portrait. Qu'est-ce donc alors ? Qu'ais-je pu omettre ? Ah. Oui. Je vois maintenant :

Merci.

Un horizon de chien (extrait 1)¹

François Gantheret

Le soleil accablait les collines caillouteuses où il avait depuis longtemps tué toute végétation. Pas toute, en vérité : parvenus au sommet de la crête, ils aperçurent en contrebas un maigre bouquet de tamaris qui avait résisté. Un bosquet poussiéreux, au creux de la combe. Le lieutenant le désigna d'un geste qui signifiait prudence et commandait à la patrouille de se déployer pour l'encercler. Les six hommes se séparèrent en descendant le flanc abrupt, éprouvant du pied à chaque pas les pierres branlantes, le doigt crispé sur la détente de leur arme.

Adam se demanda si les cinq autres éprouvaient le même sentiment d'irréalité que lui. Je ne devrais pas être ici, pas dans ce djebel, pas sous ce soleil, pas dans ce pays. Pas avec cette arme. Pas avec la mort autour de moi et au creux de mon index.

À mesure qu'ils descendaient dans la combe, il sentait grandir la menace des crêtes tout autour de leur petit groupe. Ce lieutenant était bien jeune... Il dut faire effort pour ramener son attention sur la minuscule oasis, maintenant à une vingtaine de mètres devant lui. Peut-être un point d'eau ? Rien ne semblait pouvoir s'y cacher, mais il y avait eu de plus improbables surprises.

Quelques pas encore. Maintenant, à eux six, ils entouraient le bosquet, à le toucher. Ils s'immobilisèrent, attendant le signal du lieutenant. Celui-ci leur jeta un regard mal assuré où on lisait l'incertitude, puis du bras donna l'ordre attendu. Adam avança d'un pas, se servant de son fusil qu'il tenait à deux mains pour se frayer un passage.

Un pas. Un second. De nombreuses branches mortes entremêlées entravaient ses mouvements et l'obligeaient à progresser en crabe, les yeux mi-clos et une épaule levée pour protéger son visage.

Le bruit explosa soudain, derrière lui. Dans un réflexe immédiat, sans le temps de la moindre pensée, il pivota, entraperçut une ombre qui jaillissait de la broussaille et que la crosse de son fusil percuta au ventre avec une violence qui lui ébranla douloureusement l'épaule et stoppa net le fuyard, tandis que le doigt d'Adam appuyait mécaniquement sur la détente. La balle alla se perdre dans les collines. Un corps gisait à terre, replié sur lui-même, immobile.

À l'écho de la détonation succéda un silence mat. Puis la voix du lieutenant, angoissée, demandant qu'on l'informe. Adam ne répondit pas. Il braquait maintenant son fusil sur le dos de l'homme. S'il bouge, je tire. Qu'il ne bouge surtout pas ! Rien que ce bruit furieux dans sa tête : ne bouge pas, ne bouge pas !

Une main posée sur son épaule l'écarta doucement. Le lieutenant agenouillé retourna le corps. Pas d'arme. Deux yeux immenses, pleins de souffrance et de terreur. Les mains crispées sur le ventre, un grand garçon très maigre, quatorze ans peut-être ? Presque un enfant.

Le lieutenant se mit à parler d'une voix artificielle qui semblait ne pas lui appartenir et avec des mots militaires. Il ordonna qu'Adam surveille son prisonnier. Que les autres ratissent le bosquet. Qu'on tire à vue s'il le fallait. Et dit qu'on pourrait interroger celui-là, puisqu'il n'était pas mort. Ils lui furent tous reconnaissants de cette reprise en mains et commencèrent à fouiller les buissons. Adam resta avec l'adolescent qui le regardait intensément. Des yeux de chevreuil blessé. La bouche s'entrouvrait et se refermait spasmodiquement, laissant filtrer une plainte basse, à peine audible.

1. Texte inédit, extrait.

Les cinq autres revinrent bientôt les entourer, quelques minutes avaient suffi pour s'assurer que la minuscule oasis ne recélait aucun autre danger. Il y avait bien un point d'eau, une flaque boueuse au creux des buissons. Sur l'ordre du lieutenant, deux hommes tirèrent le garçon jusque là et le déposèrent sur l'argile humide. Il était étonnamment léger et ils le firent sans effort. Les branches mortes accrochées au passage eurent raison de la gandoura en loques sous laquelle il était nu. Le corps qu'ils regardaient maintenant, toujours replié autour de son ventre, était d'une maigreur de bois sec et fragile.

Le lieutenant s'accroupit auprès de lui et lui demanda d'une voix qu'il voulait rude, mais qui tremblait un peu, où étaient « les autres ».

– Les autres... Fellaghas... Avec toi ?

Il n'obtint aucune réponse, ni même le moindre signe de compréhension. Il se releva, et demanda à l'un des hommes qui parlait l'arabe de répéter ses questions. Après quelques tentatives, celui-ci abandonna à son tour. Peut-être le garçon ne comprenait qu'un dialecte berbère, supposa-t-il sans conviction.

Il y eut un long temps de silence. Les six hommes, debout, faisaient cercle autour du blessé. Adam remarqua que son visage se creusait encore davantage, les pommettes saillaient sous la peau devenue terreuse, ses yeux se voilaient peu à peu. L'un des hommes osa les mots qu'il se refusait.

– Il est en train de mourir.

Le lieutenant se pencha de nouveau sur le blessé, tâta son cou d'un doigt incertain, cherchant le pouls de la carotide.

– Je n'ai pas tiré, dit Adam. Je veux dire... pas sur lui.

– Mais tu lui as balancé un sacré coup de crosse, dit un des hommes. Juste où il fallait : tu as dû lui casser quelque chose à l'intérieur.

Le lieutenant parla d'hémorragie interne et Adam imagina un flot de sang s'épanchant dans le ventre du gosse. Brusquement, il posa son fusil à terre et s'éloigna du groupe. Il n'eut pas le temps de gagner l'orée du bosquet, la nausée le submergea et il vomit longuement de maigres jets de bile, par spasmes douloureux qui le couvraient de sueur.

Lorsqu'il revint auprès du groupe, les hommes discutaient vivement, mais à voix basse. Deux d'entre eux voulaient repartir au plus vite, cet endroit était un piège à rats, disaient-ils, ils allaient d'un moment à l'autre se faire massacrer du haut des collines. Deux autres objectaient qu'on ne pouvait pas laisser le blessé ainsi, mais ils divergeaient sur la solution : l'emmener avec eux, ou l'achever ? Le lieutenant ne disait rien, indécis il les écoutait tout en jetant des regards inquiets vers les crêtes.

– S'il y a des fellaghas dans les parages, finit-il par murmurer, ils auront entendu le coup de feu. On attend quelques minutes encore.

Ils restèrent silencieux, entourant le gamin nu à terre. Il avait la bouche entrouverte, mais plus aucune plainte n'en sortait. Le temps s'était arrêté sous le soleil blanc que les yeux du blessé fixaient sans ciller. Adam y vit la mort sourdre comme une eau trouble venue des profondeurs et envahir le regard qu'elle éteignait, lentement, prenant tout son temps. Ils surent qu'elle guettait, patiente, non seulement dans celui-là dont elle s'emparait, mais tout autour d'eux, mais aussi au plus intime de chacun d'eux, et qu'il ne fallait que peu de chose pour la libérer.

Immobiles, soumis, ils attendirent qu'elle triomphe. Les côtes qui saillaient sous la peau grise se soulevèrent encore, comme à regret, puis il n'y eut plus que le silence minéral descendu des collines et le fragile cercle d'hommes qu'il menaçait d'engloutir.

– C'est fini, dit enfin le lieutenant.

Adam pensa qu'il pourrait rabattre les paupières sur les yeux ternis, une image de film, on fait ça d'une seule main. Il ne bougea pas. Il sentait revenir la nausée, mais il n'avait plus rien à vomir. Ils sortirent du bosquet

et, en ligne, commencèrent à gravir le flanc opposé à celui par lequel ils étaient venus. Dans leur dos s'allégeait à mesure le poids du regard mort.

Quand ils furent sur le point d'atteindre la crête, Adam se retourna, il savait déjà ce qu'il allait voir. Doucement, le chien descendait vers le bosquet, d'une démarche oblique et précautionneuse.

Que craignait-il, ce chien ? La mort, c'est lui qui la humait, la recherchait, s'en approchait... Et, la nuit tombant, il ne serait pas seul. « Un horizon de chiens... », écrit Lorca quand, dans la nuit où seuls les sommets des peupliers sont argentés de lune, des abois lointains dessinent un cercle invisible, l'horizon que nul n'atteint sinon en mourant, peut-être. C'est là qu'ils se tiennent, les chiens, là qu'ils attendent, de là qu'ils nous regardent. Non, le chien ne craint pas la mort, il la sent et la cherche. Parfois même il y conduit.

François Gantheret, une parole libre

*Jean-Marie Brohm*¹

J'ai connu François Gantheret au début des années 1960. Nous étions tous deux issus de l'École normale supérieure d'éducation physique (ENSEP), située dans le bois de Vincennes. François avait poursuivi des études de psychologie à la Sorbonne jusqu'au Doctorat, tandis que je suivais également à la Sorbonne un cursus de licence en Lettres et sciences humaines. Enseignant au centre psychothérapeutique de la MGEN à La Verrière, François fréquentait aussi assidument les réunions où étaient débattues les grandes questions politiques et éthiques soulevées par la psychosociologie, la théorie des groupes et l'analyse institutionnelle. C'est là aussi que j'ai connu Georges Lapassade et René Lourau que fréquentait François.

La question de la corporalité fut dès le départ au centre de nos échanges intellectuels. François venait en effet de préfacier et de traduire avec Paule Truffert l'ouvrage de Paul Schilder *L'image du corps*². Il devait ensuite publier un article fondateur : « Remarques sur la place et le statut du corps en psychanalyse »³ qui eut une grande influence dans les milieux militants des enseignants d'éducation physique. Lors d'un séjour d'été à Palamos en Espagne, en 1967 il me semble – entre plage, pêche en mer, sangria et discussions – nous avons envisagé un numéro spécial de la revue *Partisans* (« Sport, culture et répression », juillet-septembre 1968) publiée par François Maspero, qui allait être à l'origine de la critique radicale du sport de compétition. Le texte de François – « Psychanalyse institutionnelle de l'éducation physique et des sports » – était en fait la première véritable critique psychanalytique de l'emprise aliénante des pratiques sportives sur le corps. François avait accepté il y a un an environ la republication de ce texte dans un numéro à paraître de *Cliniques méditerranéennes*, estimant qu'il n'avait « pas pris une ride ».

Dans une période où les controverses étaient intenses sur les rapports de la psychanalyse avec la politique, les institutions psycho-thérapeutiques, la pédagogie, la « libération sexuelle », François avait participé à un numéro spécial de la revue *Partisans*, n° 46, en février-mars 1969 : « Garde-fous, arrêtez de vous serrer les coudes » qui était une réflexion critique sur le rôle des institutions « psy ». Nous avons signé ensemble la présentation de ce numéro. François avait écrit une contribution sur « Freud et la question socio-politique » et un texte incisif sur « La psychanalyse comme institution » : « L'interrogation analytique est absente de l'institution analytique, la question est de l'y replacer. Comment créer les conditions, dans l'institution analytique, pour que cette parole continue ? C'est la seule question qui se pose actuellement à l'institution analytique »⁴. C'est cette parole libre ou libérée que François avait trouvée dans la *Nouvelle revue de psychanalyse* dont il me parlait souvent – et qui était sans doute l'une de ses passions avec la littérature.

François avait le sens de la fête. En Sologne, à « La Favorite », il organisait régulièrement de grandes « assemblées festives », jusque tard dans la nuit. Grandes bouffes, danses et musiques, y compris Mahler et Wagner, étaient au programme. François qui jouait volontiers du piano aimait ces parenthèses heureuses qu'il instituait aussi à Paris dans son appartement rue Joseph Bara.

1. Professeur émérite de sociologie, université Montpellier III.

2. Schilder S., *L'image du corps*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1968.

3. Gantheret F., « Remarques sur la place et le statut du corps en psychanalyse », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 3, *Lieux du corps*, printemps 1971.

4. Gantheret F., « Freud et la question socio-politique », *Partisans*, n° 46, février-mars 1969, p. 44.

Autre passion, celle des chiens. François était chasseur et avait une magnifique fox blanche, vive et joueuse, Vodka que j'adorais. Il m'avait dit un jour, non sans humour : « Si Vodka a des petits, je te réserve un chiot ». C'est ainsi que je me suis retrouvé chez lui, un jour de février 1980, avec une petite boule de pelage noir dans mon blouson. Voutsy m'avait choisi, il avait rampé vers moi en se tortillant, rencontre qui allait chambouler ma vie. C'est donc ainsi que François est devenu le « père de mon chien », expression qui l'amusait beaucoup. Après la mort de sa chienne Vodka, François m'avait écrit le 17 novembre 1988 : « Vodka, eh oui. Vingt ans. Et une "mort superbe". Posé sa tête sur le tapis, et arrêté progressivement de respirer. Sans un signe de souffrance. Dis à Voutsy que c'était une grande dame ». Lorsque Voutsy rejoignit à son tour « L'Île des morts », François m'écrivit le 29 janvier 1992 : « Ma vieille Vodka, je n'ai pas fini d'en faire le deuil. Je crois que je sais pourquoi c'est si difficile l'absence du chien : c'est parce qu'un chien est sans haine ».

Je savais que François n'était pas au mieux de sa forme. Il m'invita pourtant chez lui en mai ou en juin 2018 rue de la Cerisaie près de la Bastille. Il aimait la cuisine et le bon vin et cela faisait plaisir à voir. Le 14 décembre 2018 il m'avait envoyé un mail pour mon anniversaire : « Ton ami qui fonctionne à l'oxygène et ne peut plus se déplacer pour ouvrir une bouteille avec toi. Par ailleurs j'ai appris le décès de ta sœur. Ça doit être bien pénible. Suis de tout cœur avec toi. À ton prochain centenaire. Bises voutsyques ». Je le rappelai aussitôt sans me rendre compte qu'il m'avait dit adieu : « Ne sois pas triste, m'avait-il consolé, j'ai bien vécu, mais maintenant je débranche... extinction des feux ».

Insistance de la trace

Jean-Yves Tamet

Depuis la récente disparition de François Gantheret, insensiblement, une puissante lame née d'une tempête hivernale, a projeté sans prévenir sur le présent, des souvenirs épars. Je ne m'y attendais pas mais comme un de ses derniers écrits *La nostalgie du présent* parle des irrptions qui nous surprennent, j'ai eu envie d'écrire. Ce sont ces quelques images, photographies déposées sur la grève, que je vais égrainer et commenter.

Lyon, amphithéâtre de la faculté de médecine, printemps 1980. Une journée d'études rassemble sous le thème *La Psychanalyse en institution*, différents praticiens, à l'initiative du CMPP Rockefeller, dirigé par Jean-Claude Rolland. Psychiatres, psychologues, étudiants et travailleurs sociaux ont répondu présents pour débattre de ce qui est alors porteur d'espoir et d'inventivité, à savoir cette avancée de la psychanalyse dans des espaces souvent clos accueillant des enfants, des délinquants, des fous. À cette époque l'enfermement est insupportable, il est au cœur de vives polémiques, dénoncé avec force dans des écrits, des films ou des projets : je pense pêle-mêle à Foucault, Laing et Cooper, *Libération*, *Family Life* ou aux alternatives à l'hôpital psychiatrique et au modèle anglo-saxon de l'anti-psychiatrie. La journée est conduite de main de maître par François Gantheret qui sait tenir cet amphi, brouillon et déterminé, qui veut changer les pratiques et construire de nouvelles structures. Mon souvenir ne retient que sa présence bienveillante, carrée et solide à la fois qui favorise la parole et contient le brouhaha.

Rue de Seine, 1984. Ambiance tout autre quand quelques années plus tard, je le choisis sur la liste des analystes et je le rencontre pour un entretien de sélection à l'Institut de formation de l'APF. Cabinet feutré, livres épars, odeur de tabac. Une écoute attentive, loin de celle de l'amphi, découverte d'un autre aspect de l'homme plus intimidant mais plus proche également. Ultérieurement, je le lis avec assiduité dans la *Nouvelle revue* et l'écoute lors des diverses réunions institutionnelles où il prend régulièrement la parole, d'une voix au phrasé et au timbre si reconnaissables.

Montparnasse, avenue du Maine, 1994. Durant le Comité scientifique dirigé par Edmundo Gómez Mango, mise au travail avec d'autres analystes en formation Catherine Chabert, Catherine Chatillon et Leopoldo Bleger. Cette année-là, un thème *Traces* est choisi et anime les rencontres du mardi soir à Notre-Dame des Champs : ce thème est fort inspirant car à partir de ce mot nous organisons notre travail préparatoire qui se prolongera aussi dans les futurs écrits, tant ceux d'Edmundo sur l'exil et la place, que ceux de François où ce thème revient dans son approche de Cézanne qui « se tenait dans la couleur ». Comité érigé en groupe de travail, nous avons œuvré autour de cette trace « vestige d'un passage ». Marque des pas, empreinte des mains, indice du passé, mémoire de l'excès de souffrance ou de plaisir, elle est la chose qui n'est plus et renvoie à des phénomènes qui ne sont plus directement saisissables. La trace témoigne d'un événement. Ces phrases résument bien le travail conduit et se clôt dans le texte de François « Traces et chair » publié dans l'ultime numéro 50 de la *NRP*. Justement impossible de citer ses très nombreuses contributions dans cette revue mais une émerge : en 1986, il réalise une *interview* tendue et pas facile à conduire avec Claude Lanzmann lors de la sortie de *Shoah* dans le numéro au titre fort et éloquent *L'amour de la haine*.

Entre 1999 et 2003, temps marqué de la double activité, celle de l'édition et celle des trois premiers colloques des *Libres cahiers pour la psychanalyse* à Bordeaux, Lyon, puis Paris. La jeune revue, initiée par Catherine Chabert et Jean-Claude Rolland trouve en François Gantheret un soutien actif puisqu'il fut le Président de l'Association des Amis de la revue. À ce titre, lors du premier colloque, sa conférence pose avec vivacité et provocation la question de la fiction dans le récit de cas : le thème est consacré à *La communication analytique*,

thème qui oblige chacun à réfléchir à ce que sont les mots durant la séance puis à leur devenir. Comment nommer le temps durant la séance ? Conversation ? Échanges ? Communication ? Ce dernier terme nous gêne mais il pousse chacun dans ses retranchements, ce qui pour une revue qui affronte alors les affres de la diffusion est vivifiant : osons et annonçons cette naissance est notre nécessité ! Nous savons le mot communication capté par d'autres, publicitaires et politiques en tête, mais il est cependant gardé dans le titre du colloque peut-être pour qu'il ne soit pas laissé au seul usage de manipulations à des fins commerciales ou électorales. François Gantheret intitule sa conférence « Naufrage dans le canal I », parue ensuite dans *Parler avec l'étranger*, où il insiste sur la transmission et sur l'énigme des analystes quand ils évoquent leur pratique : quelle place donnent-ils au lecteur ou à l'auditeur ? Que chercher dans ces actions où des traces sont animées et quels souvenirs ou pensées nouvelles émergent ? Puis son propos se poursuit par un récit de cure, classique dans sa richesse d'exposition, mais qu'il conclut d'une fin imprévue à savoir que ce récit composite est constitué de fragments de diverses cures, y compris la sienne, et qu'il est donc une fiction. Cet aspect est révélé à la fin alors qu'il a conquis son auditoire par la finesse de son cas et de son argumentation. Sur le coup le public est partagé entre refus et sentiment d'imposture d'une part et adhésion au thème de la fiction d'autre part, avec sans doute l'évocation du livre de Maud Mannoni sur *La théorie comme fiction*. Mais nous savons que François aime le théâtre et peut, par une provocation, faire avancer une idée ou pour le moins la tester.

Au colloque suivant ce fut Lyon, ville qu'il fréquenta souvent entre la Villa Gillet et les rencontres chez les Dominicains de la Tourette à Éveux.

2010. François Gantheret revient sur son texte de Bordeaux et s'en explique dans *La nostalgie du présent* « Le vivant ne se communique que dans et par le mouvement de l'invention », « L'invention naît dans la mise en lambeaux des réalités historiques ». Le lisant aujourd'hui, je pense au peintre qui détruit ses toiles, faute d'être satisfait de son résultat ou à la colère de Freud, rageant de « devoir présenter sur une surface plate la théorie de l'hystérie ». Car encore maintenant cette fiction présentée à Bordeaux demeure féconde dans les effets violents qu'elle a produits.

Traces est un mot qui conclut son ultime opus dont la dernière ligne parle de Cézanne, encore. Il y avait en François Gantheret la présence d'un chasseur suivant les pistes erratiques des animaux dans la campagne et les bois et celle d'un marcheur flâneur, le nez au vent, cherchant des mots et sensible à la lumière. Les haltes de ma mémoire parlent de ces petits moments féconds qui ont laissé leur empreinte singulière, d'abord dans le parcours de la formation, puis lors des rencontres qui ont suivi : ce sont elles, ces haltes, que la lame de fond hivernale a débusquées.

Le psychanalyste et le poète. Pour François Gantheret

Vladimir Marinov

Peut-on être analyste sans avoir le désir plus ou moins conscient de devenir en même temps un artiste – romancier, poète, peintre ou sculpteur ? Beaucoup y ont pensé mais il y a diverses façons d’accomplir ce rêve. Freud lisait les grands écrivains, admirait certains artistes, collectionnait certaines statues et tentait de les interpréter – mais il s’agissait plutôt d’un dialogue, d’une inspiration nécessaire à l’éclosion de la nouvelle science qu’il était en train d’inventer. Il avait également écrit deux grands « romans », l’un préhistorique, il s’agit de *Totem et tabou*, l’autre historique, *L’homme Moïse...*, en pensant rester, à tort ou à raison, sur le terrain d’une recherche scientifique. Mais il y a des analystes, peu nombreux il est vrai, qui passent de l’autre côté du miroir et qui, à un moment donné de leur vie, se mettent à écrire des romans. C’est le cas de François Gantheret. Progressivement son travail d’analyste laissa une place importante à la création artistique.

Début des années 1980 : j’avais loué une chambre de concierge près du *Jardin des plantes* et de la rue universitaire, rue Censier où l’on enseignait la « Psychanalyse à l’université ». Fraîchement débarqué de ma Roumanie natale, je faisais le tour des cours des divers professeurs : Laplanche, Fédida et Gantheret. Bel homme d’allure sportive, François Gantheret enseignait (tout au moins dans mon souvenir) toujours debout, en se promenant sur l’estrade, comme s’il s’agissait d’une scène de théâtre : son cours portait à l’époque sur la violence et je me souviens encore de l’analyse critique qu’il fit d’un livre de Erich Fromm, *Anatomie de la destructivité humaine*, livre qui aujourd’hui encore a une grande importance à mes yeux. Bouger ainsi en parlant, était-ce une façon de changer d’angle de vue et de perspective sur son auditoire ?

À l’époque, Laplanche se détachait de ses deux collègues de l’APF. Il avait déjà écrit le *Vocabulaire de la psychanalyse* avec Pontalis et *Vie et mort en psychanalyse*. Fédida et Gantheret étaient, dans une certaine mesure ses « élèves » et préparaient des thèses d’état sous sa direction.

1983 environ : François Gantheret me propose de tenir des séminaires de lectures de textes, ce que j’ai fait pendant une dizaine d’années. Cette expérience a nourri mon livre ultérieur sur *l’Homme aux loups*. Nous, les chargés de cours, nous nous retrouvions dans l’appartement de François Gantheret, rue de Seine, dans le quartier latin à Paris, pour discuter sur la façon la plus analytique de proposer ces lectures de textes.

1986 : à la veille de ma soutenance de thèse, qui s’intitulait *La psychanalyse et son double romanesque* (une confrontation entre l’univers romanesque de Dostoïevski et l’univers de Freud et de quelques psychanalystes post-freudiens), je reçois un coup de fil inattendu. C’était Gantheret qui, avec Laplanche, Dorey, Kristeva et Alain Besançon faisait partie du jury. Il me dit quelques mots d’encouragement : « J’ai aimé votre thèse, votre lecture du roman est analytique ». Comment cela était-il possible ? Je me le demande dans l’après-coup, puisque à l’époque, bien qu’étant déjà en analyse, j’avais à peine débuté mon travail d’analyste.

1991 : grâce à François Gantheret, je rencontre Pontalis aux éditions Gallimard, qui me propose d’écrire un texte sur Dostoïevski dans sa revue et plus particulièrement pour un numéro centré sur la scène primitive. Je choisis de parler de *L’Idiot* et je donne à mon texte un titre provocateur : « L’inconscient est idiot ». C’est François Gantheret qui s’occupait à l’époque de la correction des manuscrits envoyés à la rédaction de la *Nouvelle revue de psychanalyse*. Acte manqué de ma part ? Je lui envoie l’avant-dernière version de mon texte, très mal corrigée. Il me le fait savoir, apparemment sans rancune et me dit que c’est sa tâche que de corriger les textes. « Et d’ailleurs, me dit-il, votre texte a le mérite de montrer comment la scène primitive s’immisce d’une façon inextricable dans l’intrigue du roman ». Deux hommes, le prince Mychkine et Rogogine, tombent passionnément amoureux de la même femme en apercevant sa photo. Le roman le plus noir de

Dostoïevski se termine tragiquement, les deux frères de croix n'arrivent qu'à se partager la dépouille embaumée de la femme aimée. Plus tard en lisant *Les corps perdus* j'ai découvert le goût de Gantheret pour le roman noir qui met en scène des situations limites dans lesquelles douleur corporelle et douleur psychique s'imbriquent de façon inextricable.

1997 : je quitte Paris 7 où j'étais chargé de cours. François Gantheret, lui, était déjà professeur titulaire depuis longtemps. Je l'ai entendu dire à cette époque qu'il avait des choses plus importantes dans sa vie que l'université. J'avais pensé qu'il évoquait ses patients, mais je ne soupçonnais pas qu'il avait en réalité aussi le projet d'écrire plusieurs romans.

Mes pas me portèrent finalement à l'université de Savoie, très loin de l'agitation parisienne. Or étrangement, je découvris qu'à peu près à la même époque, François Gantheret avait évoqué l'ambiance sombre et bucolique de la Haute-Savoie dans un roman intitulé *Comme le murmure d'un ruisseau*. C'est l'histoire d'un amour adolescent entre Paul et Claire qui éclot lui aussi au premier regard. Le « corps perdu » de la jeune fille assassinée de façon énigmatique se grave de façon inoubliable dans la mémoire de son premier amour.

Cela fait longtemps que j'ai acheté tous les livres de François Gantheret sans les avoir lus totalement d'un bout à l'autre ; j'en lis parfois des passages comme s'il s'agissait d'un livre de poèmes où chaque page peut être lue indépendamment de l'autre.

L'humour, le rire, la sublimation, la théorie de la séduction, des addictions, « le charme de la dictature », le rapport entre l'interprétation de l'artiste et celle du psychanalyste, la problématique du corps bien sûr, beaucoup de sujets chers à François Gantheret me passionnent également, même si mon point de vue n'est pas exactement le sien. Il joua dans ma carrière d'enseignant et moins directement d'analyste, un rôle discret mais important. Il jeta un pont entre Laplanche, qui fut mon directeur de thèse et Rosolato qui fut mon analyste et appartenait, comme lui, au Comité de rédaction de la *Nouvelle revue de psychanalyse*.

Toutes ces images que je viens d'évoquer et bien d'autres que je garde pour moi, me sont revenues à l'esprit, associées à un irrésistible besoin de lire ou de relire certains de ses textes, comme pour redonner vie ou réincarner l'homme qui les avait écrits.

Les mots selon François Gantheret

Elisabeth Cialdella Ravet

C'est parfois de façon curieuse et surprenante que s'opère la transmission psychanalytique, mais elle passe encore et toujours par les mots et leur pouvoir transformateur. Edmundo Gómez Mango, son ami disparu peu après François Gantheret, parlait ainsi du « roman de formation » de l'analyste et le comparait aux bouleversements de la *Bildung* du jeune Wilhelm Meister dans le roman éponyme de Goethe.

Cette transmission engage plusieurs facettes de la formation. Elle prend dans un premier temps racine dans l'analyse personnelle dont l'APF a toujours reconnu l'importance et la spécificité, notamment en la distinguant nettement de l'analyse didactique. Elle se poursuit dans un deuxième temps par la supervision, que l'analyste en formation effectue auprès d'un analyste plus expérimenté qu'il a lui-même choisi. La rencontre de leurs deux inconscients se fait par l'action des mots de l'analyste en formation sur le préconscient de son superviseur. Ce face-à-face particulier donne naissance à un monde intermédiaire tourné vers ce que François Gantheret nomme l'Ouvert, reprenant le mot de Rilke.

Il existe une troisième forme de transmission, qui suppose davantage de distance. Elle consiste dans l'écoute des conférences ou d'interventions pertinentes de la part d'analystes plus anciens. Certains mots nous pénètrent alors à notre insu pour nous modifier comme par surprise. Ce mot, « surprise », décrit bien des éclairs fugaces qui meuvent tout analyste dans la cure. Freud l'utilisa en effet abondamment au cours de son œuvre, pour décrire les effets « d'étonnement » que doivent provoquer les associations libres du patient. « Être surpris », c'est alors accéder, sans que l'on s'y attende, à une soudaine aperception du mode de fonctionnement propre de l'inconscient, entrevu à la faveur de ces associations.

Le mot « surprise » mériterait, à lui seul, une exploration métapsychologique complète. Mais la surprise face, aux mots, s'exprime aussi dans un dernier mode de transmission psychanalytique, à la fois plus lointain et plus intime : il s'agit de la lecture qui nous permet de découvrir la pensée analytique personnelle d'un auteur mais aussi de l'écriture qui lui répond.

La lecture de textes freudiens et de textes d'analystes contemporains, qui sont une source vivante d'avancées métapsychologiques, assurent la formation des analystes. Ma propre *Bildung* s'est ainsi construite en lisant, entre autres, François Gantheret et plus particulièrement *Moi, Monde, Mots*. Je fus tout particulièrement stimulée par le chapitre « Traces et Chair ».

Cette fécondité se rencontre aussi dans l'écriture, qui reste pour tout analyste un outil important de lutte contre la solitude qui l'assaille souvent dans l'exercice de son métier mais aussi une ressource qui permet d'enrichir son appréhension de la psychanalyse à partir de sa propre évolution psychique.

Ensemble, lecture et écriture ont en effet pour finalité de découvrir les premières traces du monde de l'*infans*. Pour François Gantheret, le travail d'écriture acharné de Georges Pérec constitue ainsi un exemple frappant de « retrouvaille » de ces traces. Il cite plusieurs pages où celui-ci évoque l'infinie pénibilité de son dur labeur, comme dans ce passage : « *Je voulais écrire, il fallait que j'écrive, que je retrouve dans l'écriture par l'écriture, la trace de ce qui s'était dit (et toutes ces pages recommencées, ces brouillons inachevés, ces lignes laissées en suspens, sont comme des souvenirs amorphes où j'avais cette sensation innommable d'être une machine à moudre des mots sans poids.* »

Pour Pérec, l'écriture redouble et reprend la recherche des traces qu'il mène sur le divan, au point de se confondre avec elle et de lui faire endurer les mêmes épreuves. Car dans les deux cas, l'expérience de la

difficulté et de la vanité de la tâche dominant, ce, jusqu'au jour où : « *Simplement quelque chose s'est ouvert et s'ouvre : la bouche pour parler, le stylo pour écrire : quelque chose s'est déplacé et se trace, la ligne sinueuse de l'encre sur le papier, quelque chose de plein et de délié.* »

L'analyste, à la différence du chaman armé de sa connaissance des secrets traditionnels, doit accepter de « se laisser transformer » par les traces plus anciennes, provenant de sa propre enfance, de souvenirs de ses anciens transferts lors d'analyses successives, de ses supervisions ou encore des références culturelles acquises au cours de sa vie. Celles-ci sont variées, et peuvent aller de l'écoute d'une chanson à la contemplation d'un tableau. Ce mélange entrelacé de fils divers, crée de nouvelles formes internes intrapsychiques. Elles sont à même de modifier son écoute et d'entraîner chez lui une nouvelle ouverture, un accès neuf à la structure énigmatique qu'est l'inconscient.

La formation analytique de l'APF tire une part de sa singularité et de son originalité de la forte importance qu'elle accorde à ces sédiments culturels pour le développement de son psychisme. Or François Gantheret adhérerait entièrement à cette exigence. En effet, il s'opposait à toute pensée formatée, impersonnelle et stérile, qui se contenterait d'appliquer des concepts creux et vides de façon répétitive, au prétexte qu'ils ont été employés par des maîtres puissants et redoutés. Il avait ainsi écrit un pamphlet contre les abus de références à Bruno Bettelheim qui était alors au sommet de sa gloire. Pour lui, la liberté psychique et la créativité d'un analyste restent fondamentales. Ce sont elles qui permettent de se tourner vers « l'Oouvert », lequel jaillit de la rencontre et de la combinaison de différents référentiels qui peuvent appartenir aussi bien à l'histoire de la psychanalyse qu'à la poésie des *haiku* ou à la littérature. Ainsi, un mardi soir, je pus découvrir avec lui la splendeur et la finesse des écrits de Pascal Quignard, ainsi que leur proximité avec l'inconscient.

Moi, Monde, Mots est entièrement parcouru par ce mouvement qui permet de quitter le monde fragile et narcissique de l'*Infans* – constitué par une dyade mère-enfant à l'origine d'un moi faible et immature – pour parvenir, par la dimension sensorielle pure mais aussi par le pouvoir des mots, à atteindre l'objet. Il s'agit en fait de rejoindre la triangulation œdipienne qui passe obligatoirement par la métabolisation et par la transformation du fantasme violent de la scène primitive en de possibles identifications pour l'enfant.

Un premier exemple de ce mouvement est fourni par la vie et l'œuvre de Rainer Maria Rilke, que François Gantheret évoque au début de son livre. Celui-ci a tenté de transcrire dans ses poèmes un univers délicat, imprégné par la recherche insatiable d'une fusion d'avec la mère. Son « Rêve de la rose » évoque ainsi le désir d'une fleur aux multiples enveloppes, semblable au corps maternel d'une mère suffisamment bonne. C'est en une femme, Lou Andréas Salomé, qui fut son amante puis sa seule confidente et amie, qu'il tenta en vain de se reposer comme en sa rose. Lui dédiant ses *Carnets de Malte Laurids Brigge* de 1911, il lui adresse ce vers intime et pénétrant : « Toi seule est réelle ».

Or Lou Andréas Salomé a elle aussi interrogé les relations entre culture artistique et psychisme, et le rôle des mots dans la construction du moi et de son rapport à l'objet. À la suite de sa relation avec Rilke, elle fréquenta en effet assidûment la Société analytique de Vienne et devint l'amie privilégiée de Freud et de sa fille Anna. Partagée entre son respect pour Freud et les confidences intimes de Rilke, elle tenta alors, comme le souligne François Gantheret, de comprendre les liens existants entre le narcissisme et la création artistique. Soutenue par Tausk, elle s'opposa ainsi à l'opinion du très fermé cercle viennois, en affirmant avec passion que l'artiste n'est pas nécessairement un être incapable d'amour pour les êtres humains. Selon elle son amour est même plus intense que celui des personnes « ordinaires » mais se manifeste plus abruptement que chez elles.

Or Gantheret nous rappelle que les processus de constitution narcissique du moi ne concernent pas seulement les artistes mais bien tous les êtres humains et que les mots – poétiques ou non – y jouent un rôle central. Le moi se construit à partir de fragments d'objets désinvestis qui choient au terme d'un balancier entre espoir et désillusion. Gantheret rend ce phénomène sensible en reprenant la métaphore freudienne d'un « moi-amibe » qui retire progressivement ses pseudopodes afin d'abandonner une réalité extérieure asséchée de lui-même. Le monde est souvenir du monde, souvenir du temps où nous l'avons habité et créé, avant de nous en retirer en

laissant autour de nous des empreintes, des traces de notre passage. L'investissement « retiré aux objets extérieurs » est alors conservé dans le fantasme. La mise en pièces de l'illusion névrotique emprunte le passage obligé des mots, qui s'inscrivent dans la relation transférentielle. Le but est, bien au-delà de l'analyse, d'ouvrir ou de rouvrir l'espace pour une nouvelle habitation du monde, qui permet de quitter la dimension narcissique du reflux de la libido des objets sur le moi. Si les mots sont porteurs d'espoir, c'est qu'ils nous font entrer en relation avec les représentations des choses qui habitent l'inconscient, atténuant de ce fait leur intensité. En outre, le pont formé par les mots transforme la représentation de l'objet du désir en lui ajoutant celle de sa déception. C'est alors grâce à cette déception que le sujet pourra cesser de se confondre avec l'objet et ainsi faire corps à distance de lui pour atteindre sa propre historisation.

Le transfert lui-même permet l'apparition de mots essentiels et vrais, comme en contiennent les *haiku* si chers à François Gantheret. Ces poèmes japonais ne désignent rien et ne parlent pas davantage, mais s'ouvrent et nous accueillent. Comme eux, certains mots nous permettent ainsi d'abandonner la prégnance des relations essentielles avec les objets primaires : le regard de la mère et l'expression de son visage, mais aussi les paroles dévastatrices des parents. Gantheret reprend alors la thèse défendue par Sándor Ferenczi dans *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, selon laquelle ces paroles parentales énigmatiques charrient à leur insu des vœux de mort. Il la prolonge en ajoutant que les attitudes défaillantes ou les maladies psychiques des parents peuvent jouer le même rôle délétère qu'une violence physique ou sexuelle. Seuls les mots employés dans l'analyse pourront alors remanier et modifier un destin qui semblait funeste.

Gantheret fait ensuite plusieurs fois référence aux travaux de Winnicott et se penche sur son concept de « préoccupation maternelle primaire ». Dans le cas d'une mère insuffisamment bonne, cette préoccupation peut s'avérer défaillante et constitue une forme d'abandon, à l'origine d'un sentiment d'anéantissement et d'une menace d'annihilation chez l'enfant devenu adulte, lesquels ont leur source dans un temps d'avant le langage.

Dans le chapitre « Traces et Chair », cette réflexion sur les mots prend le sens d'une interrogation sur la technique analytique. Il s'agit alors pour François Gantheret de saisir la façon dont les mots peuvent modifier l'analyste en séance en entrant en résonance avec ses traces personnelles. Comment certaines paroles peuvent-elles en venir à habiter l'analyste, pour jouer le rôle de clés de l'histoire secrète ou encore de scellés du refoulement ? Pour Gantheret, ce qui doit permettre leur « retrouvaille » est une migration subreptice des signifiants, qui permet l'ouverture et le déplacement des traces dans une confusion du passé et du présent. Pour parvenir à une telle position psychique, l'analyste doit consentir à une dépossession nécessaire à laquelle il est pourtant bien souvent réfractaire. Il doit accepter de se « laisser transformer ».

Gantheret évoque alors un cas clinique qui a marqué toute une génération d'analystes à l'APF qui a entendu son exposé mais aussi des lecteurs d'autres sociétés psychanalytiques. Un patient répétait inlassablement dans son discours le mot « ardu ». Ce signifiant parvint à entrer en résonance avec une préoccupation personnelle de l'analyste autour du peintre Renoir et de son fils cinéaste, ce qui lui permit de livrer une interprétation-interrogative sur l'insistance de ce mot « ardu », qui permit enfin au patient de dire qu'ardu en breton se traduisait par le mot « noir ». À la suite de son intervention analytique, put resurgir un souvenir autour de la pilosité pubienne de sa mère entrevue un matin dans la salle de bains. Vision furtive, qui fut la source d'une excitation sexuelle aussitôt refoulée chez l'enfant qu'il avait été. Cachée dans le « signifiant pur » au sens de Lacan, se trouvait une présence inaperçue et vibrante : « la chair du signifiant » qui correspond aux traces dont tout être est porteur à son insu.

Afin d'illustrer ce concept de « chair du signifiant », François Gantheret rappelle les recherches de Winnicott et fait référence au célèbre cas clinique de « La créativité et ses origines ». Winnicott se surprit un jour à livrer à cet homme, en analyse depuis de très nombreuses années, l'interprétation suivante : « *Je suis en train d'écouter une fille. Je sais parfaitement que vous êtes un homme, mais c'est une fille que j'écoute et c'est à une fille que je parle. Je dis à cette fille : vous parlez de l'envie du pénis.* » Alors que le patient acquiesce et ajoute « *Si je me mettais à parler de cette fille à quelqu'un, on me prendrait pour un fou.* » Winnicott poursuit : « *Il*

ne s'agissait pas de vous qui en parliez à quelqu'un : c'est moi qui vois la fille, et qui entends une fille parler, alors qu'en réalité, c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou, c'est moi. » Revint le souvenir que la mère du patient l'avait d'abord vu comme un bébé-fille avant de pouvoir penser à lui comme à un garçon¹.

La chair du signifiant autrefois introjectée par les paroles parentales, que Jean Laplanche décrit comme des signifiants énigmatiques, avait ainsi pu traverser les membranes poreuses du préconscient de l'homme-analyste qu'était Winnicott. Elle s'était installée chez lui comme une trace ignorée de l'Autre et avait pu redessiner une figure inaperçue et toute-puissante.

Ainsi, seuls les mots sont capables de restituer la qualité de l'expérience perceptive originaire : ils font resurgir la qualité, l'odeur, le timbre, le goût des signifiants, c'est-à-dire leur chair et l'aura de la trace. La connexion des représentations de mots aux représentations de choses permet enfin de lever l'inaccessibilité de la représentation refoulée.

Les mots rendent aussi chacun capable de quitter le monde narcissique, de garder espoir et d'oublier les déceptions inévitablement liées aux fragilités du *Nebenmensch*. De plus, leur emploi dans la cure analytique permet de voir enfin se profiler les scènes originaires ou *Urzene* parmi lesquelles la scène primitive et son cortège de violence revêt une importance cruciale. C'est en effet avec sa résurgence que pourront se rejouer les identifications au père, à la mère et au pénis, que cette scène unit indéfectiblement. Elle s'ouvre au champ de l'Œdipe et à sa loi de castration.

Dans la dernière partie de « Traces et Chair », François Gantheret s'achemine vers les mêmes interrogations conceptuelles que celles qui ont habité Donald W. Winnicott. Ainsi, la notion de « féminin pur » de ce dernier fait-elle écho chez l'auteur de l'APF à la dépendance absolue de l'enfant envers la mère en écho à la « préoccupation maternelle primaire ». Pour François Gantheret celle-ci témoigne de l'hypersensibilité qui permet à la mère de ressentir « en elle » les besoins du petit enfant et d'y répondre, mais elle laisse une trace à l'origine de la grande peur de la femme qui réside en tout être humain.

Dans « Traces et chair » texte majeur de son livre *Moi, Monde, mots*, François Gantheret nous ouvre la voie et nous laisse en héritage, à nous qui sommes ses enfants analytiques, la tâche de continuer l'exploration métapsychologique de la psychanalyse.

1. Winnicott D.W., « La créativité et ses origines », *Jeu et Réalité*, Gallimard, 1975, pp. 102-103.

*Un horizon de chien*¹

François Gantheret

Un homme, nu, est longuement, savamment torturé dans les caves de la junte brésilienne. Électrocuté, il perd le contrôle de ses sphincters et gît dans ses excréments. Il est humilié, traité de chien et d'ordure ; de traître aussi, lui qui est prêtre et trahit le Christ en s'alliant aux communistes, lui disent-il. On le jette dans sa cellule, rompu physiquement et moralement, en attente de la séance du lendemain. Les murs résonnent des cris de ses compagnons soumis au même régime.

Les tupamaros ont enlevé un ambassadeur. Un échange de prisonniers s'ensuit, à la faveur duquel il est libéré. Dans l'état de délabrement que l'on devine, il est pris en charge par ses frères dominicains à Paris. Il ne sort pas d'un puits d'accablement et ressasse interminablement des autoaccusations de trahison et d'indignité.

Les dominicains le confient à une communauté de leur ordre, en province, où il est entouré, épaulé par une équipe psychiatrique compétente et amicale, et semble se rétablir quelque peu. Cela ne dure qu'un temps, et il développe un délire hallucinatoire dans lequel, notamment, il reçoit de son tortionnaire des ordres auxquels il doit se plier.

On le retrouvera, ordure parmi les ordures, pendu dans une décharge publique où fouillent les chiens errants. Il se nommait Tito de Alencar, mais ne le savait sans doute plus.

Le chien, emblème de la déchéance ?

Sur les murs de la « Maison du sourd », parmi les peintures noires, Goya a peint un chien. Une tête de chien, plutôt, car le reste du corps est caché par la crête d'une dune de sable qu'il semble gravir. Les yeux levés vers un ciel immense, ce chien est grave, résigné et résolu tout à la fois, obstiné dans son entreprise, porteur d'un espoir probablement destiné à être déçu. La dune est d'un brun uniforme, le ciel brun jaunâtre plus clair et également uni, une troisième plage dont la teinte est un alliage des deux précédentes occupe l'extrémité supérieure de la pente et semble le lieu que doit atteindre le chien.

Il n'est pas de spectateur de cette toile qui ne sache, qui ne sente, même s'il ne se le dit pas clairement, qu'il a sous les yeux la représentation la plus dépouillée, la plus terriblement exacte de la destinée humaine, de sa propre espérance et de sa plus profonde souffrance.

1. Texte inédit, extrait.



*J'écris dans un pays dévasté par la peste
Qui semble un cauchemar attardé de Goya
Où les chiens n'ont d'espoir que la manne céleste
..... (Aragon, Le Musée Grévin)*

Les femmes de *Tonnerre sur le Mexique*, après les massacres de 1910, se tournent vers la montagne, aussi haute et écrasante que le ciel au-dessus du chien de Goya, et crient à la chapelle qui, tout là-haut, domine indifférente la vallée des hommes : « Pourquoi le sang des innocents ? » Ces mêmes femmes seront les *Soldaderas* de la dernière partie du film, tournée par Eisenstein mais absente de *Que viva Mexico*. Ce sont les héroïnes de la révolution triomphante. La fête qui s'ensuit est envahie par la musique, les danses, et les masques de mort. Ceux-ci tombent à la fin, mais dans une dernière ambiguïté : car si l'image finale est celle du visage souriant d'un adolescent, quand il enlève le masque mortuaire, la précédente est, elle, terrifiante : un homme tombe le masque, et ce qui apparaît... c'est un autre masque de mort.

Peut-être n'est-ce pas un masque ?

Carlos Liscano est torturé, lui, par la junte uruguayenne. Il est le jouet d'un major sadique qui se plaît à l'humilier et vient souvent l'insulter dans sa cellule.

– *Vous avez des enfants ?*

– *Non, Monsieur.*

– *Vous avez une femme ?*

– *Non, Monsieur.*

– *Vous avez une mère ?*

– *Non, Monsieur.*

– *Vous avez un père ?*

– *Non, Monsieur.*

– *Vous avez des frères et sœurs ?*

– *Non, Monsieur.*

[.....]

– *Alors, vous êtes comme un chien.*

– *Oui, Monsieur.*

[.....]

Depuis lors, dans les moments difficiles, je me dis toujours : Liscano, tu es comme un chien.

Je ne sais si ce major qui prenait tant de plaisir à m'insulter est encore vivant ni comment il s'appelle. Je souhaiterais pouvoir parfois le retrouver pour lui dire :

– *Major, je suis le chien que vous m'avez aidé à inventer. Je vous en remercie.*

Liscano est vivant. Il a commencé à écrire dans sa cellule du pénitencier de « La Liberté » (!), et a continué après son exil en 1985. « Tout écrivain est une invention, dit-il. Il y a un individu qui est un, et un jour il invente un écrivain dont il devient le serviteur ; dès lors il vit comme s'ils étaient deux. »

Inventer : un écrivain, un chien, un autre qui est soi, un maître auquel on obéit, que l'on suit. Cet autre est celui qui sait, ou mieux qui a été témoin, peut-être même artisan de ce que l'on aura été à l'issue de l'écriture, celui qui vient semer dans l'esprit des bribes, des images, des mots, des morceaux de phrase que va suivre, tel le chien sur une trace, celui qui écrit par cet autre en lui, à l'horizon, depuis la crête de la montagne le regarde avancer péniblement dans sa direction, il l'appelle pour lui indiquer la direction à suivre mais n'est pas toujours entendu. Nombreux sont ceux qui mourront en chemin, sans l'atteindre ; à la vérité, nous mourrons tous en chemin, certains peuvent sembler plus près que d'autres mais c'est une illusion, un mirage : le chien est toujours à l'horizon et l'horizon est toujours plus loin.

Tous nous prenons la route et tous nous mourrons en chemin. Ce peut être de bien des façons, certaines très modestes, et même ignorantes d'elles-mêmes. Ce peut être l'invention d'un amour, d'un enfant royal qui sera moi plus grand que moi, ce peuvent être et ce sont même toujours les rêves.

Les rêves sont des inventions... d'eux-mêmes. Ils sont la voix de l'autre qui résonne au fond de mon sommeil. À mon réveil je tente de le rejoindre mais il se dissipe très vite, il devient flou, des lambeaux s'en détachent et s'envolent et il disparaît.

À un ami, j'en apporte les restes s'il en subsiste. De les lui dire, de les faire entendre, cela les retient un temps, quelqu'un peut témoigner qu'un autre est passé là, a dit quelque chose, une indication peut-être, l'amorce d'un sentier. À la table d'écriture je les trace sur le papier, et je peux les regarder, les écouter.

Tous les mots sont des rêves si je les écoute comme me parlant d'eux-mêmes, de l'autre de moi. Comme me donnant des nouvelles de moi dans un futur qu'ils m'inventent. L'autre de moi, je tente sans cesse de le rattraper et n'y parviens jamais, mais parfois je m'approche, presque à l'effleurer. Ces jours-là sont de surprise et de joie.

Le rêve, disait Pontalis, « une pensée qui ne sait pas qu'elle pense ». Le mot, en deçà et au-delà de ce que je veux dire, un être langagier *qui est ce qu'il dit*.

Bibliographie des ouvrages de François Gantheret

Incertitudes d'Éros « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 1984.

Moi, Monde, Mots, « Tracés », Gallimard, 1996.

Libido Omnibus et autres nouvelles du divan, « L'Arpenteur », Gallimard, 1998, (Folio n° 3582).

Parler avec l'étranger, édité avec J.-B. Pontalis, « Tracés », Gallimard, 2003.

Les corps perdus, roman, Gallimard, 2004, (Folio n° 4811), Prix Ulysse du premier roman et prix Cinelect.

Petite route du Thonolet, essai, « L'un et l'autre », Gallimard 2005.

Comme le murmure d'un ruisseau, roman, Gallimard, 2006.

Ferme les yeux, roman, Gallimard, 2007.

La nostalgie du présent. Psychanalyse et écriture, « penser/rêver », l'Olivier, 2010.

Les multiples visages de l'un. Le charme totalitaire, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2013.

Fins de moi difficiles, série Le principe de plaisir, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 2015.

Topiques de l'instant, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 2018.

*Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF*

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Claude BARAZER
Vice-Présidentes Olivia TODISCO – Corinne EHRENBURG
Secrétaire général Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire scientifique Pascale TOTAIN
Trésorière Gilberte GENSEL
Président sortant Leopoldo BLEGER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Pascale TOTAIN
Bernard de LA GORCE, François HARTMANN
Serge FRANCO, Catherine MATHA.

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Viviane ABEL PROT, Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BLIN, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU, Martin RECA.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à Corinne EHRENBURG avec

Olivia TODISCO, Salima DEBZA, Églantine MAZOYER, Martine MIKOLAJCZYK, Valérie-Anne QUEUILLE, Charlotte SOULTANIAN.

Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Brigitte EOCHE-DUVAL avec Wilfried MORICE.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Michel GRIBINSKI
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT
Pascale MICHON RAFFAITIN, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO HÉLÈNE TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Jacques ANDRÉ

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURMEYER, Bernard de LA GORCE, Nicole OURY, Jean-Yves TAMET, Dominique SUCHET, Felipe VOTADORO.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Pascale MICHON RAFFAITIN

Membres ex officio : Claude BARAZER, Pascale TOTAIN

Membre représentant du Collège des Titulaires : Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER

Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON, Catherine HERBERT, Frédéric de MONT-MARIN, Catherine PEDEZERT, Véronique RAVASSE.

MEMBRES D'HONNEUR

M. Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra – 75001 Paris	01 42 97 48 55
M. Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
M. Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques 75014 Paris	01 49 59 26 84

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – J.-B. PONTALIS – Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
M. Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
M. Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
M. Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger – 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
M. Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
M. Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Mme Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
		06 86 97 14 11
M. Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette – 75003 Paris	06 76 52 92 69
M. Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
M. Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
M. Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
M. Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Mme Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
M. Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Seine	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Mme Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
M. Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau 92160 Antony	01 46 83 01 77
Mme Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
M. Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	06 23 09 27 81
M. Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière – 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	9, rue du Maine – 75014 Paris	01 40 65 99 00
Mme Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
M. Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
M. Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais 75005 Paris	01 43 22 13 36
M. Hervé BALONDRADE	17, rue Vergniaud 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
M. Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	6, rue du 11 Novembre 57950 Montigny les Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
M. Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
M. Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Mme Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre – 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron 75008 Paris	01 42 94 08 09
Mme Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Mme Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Maya EVRAD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	6, rue Gabriel Marcel Rivière 69002 – Lyon	06 08 71 67 80
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
M. Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01 45 51 79 89
M. François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Mme Françoise LAURENT	17, rue de la République – 69006 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01 43 44 58 74
Mme Maria MARCELLIN	176, rue Legendre 75017 Paris	01 42 26 63 72
M. Vladimir MARINOV	58, rue de Sully – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Mme Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue – 75015 Paris	01 45 31 89 26
M. Frédéric MISSENERD	18, boulevard Arago – 75013 Paris	07 69 05 82 95
M. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
M. Frédéric de MONT MARIN	22, rue Saint-André des Arts 75006 Paris	01 46 33 97 75
M. Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
M. Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
M. Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal 75013 Paris	01 43 36 12 04
Mme Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
M. Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur – 54000 Nancy	03 83 98 58 48
Mme Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23

MEMBRES HONORAIRES

Mme Martine BAUR	1, rue du Plat – 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie – 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
M. Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Françoise COUCHARD	61, av. du Roule 92200 – Neuilly sur Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
M. Guy DARCOURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
M. Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Mme Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d’Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
M. Roger DOREY	32, boulevard Marbeau – 75116 Paris	01 45 00 58 92
M. Bernard DUCASSE	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Mme Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
M. Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie – 75012 Paris	06 81 37 18 17
M. Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d’or	04 78 89 11 50
Mme Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
M. Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l’Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
M. Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Mme Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*